

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient



Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce



Mlle CONSTANTOPOULO. — Eros et Psyché.

(dans notre prochain numéro nous publierons une note sur ce talentueux artiste avec quelques reproductions de ses œuvres.)

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

François Bonjean, Apostolos Dascalakis, Francis de Miomandre, Pierre Descaves, Delphine, Sophie Copanidi, Anna Stephanidou Etienne Lapalus, Aristo Joannidis, Raymond Cogniat, René Dumesnil, Jean-Louis Bruch, Jean Qneval, Dr. H. Hickmann, A. Shual, Orion, Sem, etc.

Imitée mais jamais Égalée

S T E L L A

la première BIERE du Pays

Exigez la

SPIRO SPATHIS

MANUFACTURER

HIGH CLASS MINERAL WATERS

8, SHARIA KHALIG EL KHUR (EMAD EL DINE) CAIRO

Téléphone 51038

R. C. Caire 4925

La semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE - Tél. 49235

LETTRE D'ATHÈNES

MACRONISSOS

L'île des métamorphoses

Athènes 4 Août 1948

En face du Laurium. Un îlot s'allonge nonchalamment entre le double azur du ciel et de la mer. Les pentes broussailleuses d'un vert sombre descendent jusqu'à l'eau. C'est Macronissos, le centre d'instruction militaire pour les recrues dont les sentiments ne permettent pas l'incorporation immédiate dans l'armée. C'est aussi un centre de désintoxication des esprits atteints par la contagion rouge.

Dans cette île où règne une paix absolue, s'effectue sans bruit, une œuvre profondément grecque, quelque chose d'unique, sublime, grandiose : le salut de ceux qu'une propagande fallacieuse et perfide fait lit en faire des traîtres.

Mais il faut aller à Macronissos, y passer quelques jours, pour se rendre compte de l'admirable organisation de cette école d'éducation morale qui ramène au sein de la vérité les quelques quinze mille jeunes recrues qui vivent, se meuvent, et se... métamorphosent là-bas.

J'y ai passé cinq jours parmi les hommes du 1er bataillon des sapeurs. J'étais leur hôte. L'affabilité avec laquelle me reçut le commandant du bataillon, le Major A. Vassilopoulos était touchante. C'est un de ces militaires qui réunissent les qualités du vaillant soldat et de l'homme du monde. Je n'oublierai jamais les soins dont j'ai été l'objet tant de sa part que de celle de ses officiers d'état major pendant mon séjour, si court hélas, à Macronissos. Je m'empresse d'ajouter, que dans cette île des repentis, l'on retrouve dans tous les bataillons, la même affabilité, le même empressement. J'ai eu l'occasion de le constater moi-même, pour les avoir longuement visité.

Les trois bataillons dépendent du colonel N. Daoulis, un homme charmant, qui est l'idole de ses hommes, et qui est le commandant en chef du camp de Macronissos. Chaque bataillon est composé d'environ 5 mille hommes, divisé en 7 compagnies, à la

tête desquelles se trouvent des officiers provenant de l'armée.

Chaque bataillon constitue une petite ville, avec ses grandes tentes dressées en ligne droite, sur le flanc de la montagne, et descendent jusqu'au bord de la mer. Le soir, tout ça, est admirablement éclairé à l'électricité.

Au centre de « la ville » se trouve la grande tente du commandant, et tout autour se trouvent celles du bureau des renseignements, le bureau d'éducation morale qui est de grande importance, une bibliothèque, la rédaction du Journal, (tous les bataillons publient un Journal hebdomadaire dont les articles sont écrits par les soldats mêmes), et les autres services administratifs. Il y a une infirmerie avec vingt lits, rarement occupés, car tout le monde là-bas souffre d'une santé débordante.

Comment vivent les « forçats enchaînés » de Macronissos, comme les appelle Marko ? Ecoutez plutôt. Le matin gymnastique suédoise, puis une causerie patriotique faite par un soldat. Ensuite quelques exercices militaires; et après jusqu'à midi bains de mer, water polo, etc. Après le repas, repos jusqu'à 4 heures. Ensuite commencent les sports : foot-ball, volley et basket ball. Vers 6 heures, la seconde causerie de la journée, et à 7 heures le dîner. Après le dîner s'installent par groupe, soit au bord de la mer, soit ailleurs, et commencent les chansons.

Tous les Samedis et Dimanche il y a une représentation théâtrale dans un théâtre en plein air où rien n'y manque. Parmi les soldats il y a des artistes, des décorateurs, des metteurs en scène, etc. Chaque bataillon possède sa troupe. De plus, il possède son orchestre, composé de 12 membres et une chorale de 60 membres. Le 3ème bataillon possède une fanfare. L'on comprend aisément que dans ces conditions, la vie à Macronissos est des plus agréables.

Maintenant écoutez ce qu'ils mangent, comme ils m'ont décrit eux-mêmes leur régime. Le matin, thé

ou café au lait. A midi et le soir des légumes secs ou des pommes de terre, de la viande, du poisson frais ou conservé, olives, fromage, légumes frais selon le jour. De la viande trois fois par semaine. Les jours de fête en plus, la viande est de rigueur.

Les soldats ont une cantine où ils peuvent se procurer tout ce qu'ils veulent, cigarettes, biscuits, chocolats, et en été, des glaces.

Les officiers ont leur mess qui donne sur la mer, avec un bar américain, où ils prennent leurs drinks, une estrade d'orchestre, pour le petit orchestre du bataillon.

Mais ce qui m'a fait une impression exceptionnelle c'est la familiarité entre les officiers et les soldats. La fraternité, la collaboration et la compréhension mutuelle sont l'anneau qui lie les officiers et les soldats.

Le sentiment religieux a été également renforcé. La pittoresque chapelle de St Paul, du 3ème bataillon, est le lieu de pèlerinage quotidien de milliers de soldats. Ils ont bâti l'église eux-mêmes et ont acheté de leur argent les saintes icones et les vases du culte.

Les feuilles communistes et la propagande des valets des slaves avaient habilement présenté Macronissos à part les horribles tortures qu'endurent les soldats, meurent de faim car on ne leur donne que de la farine de maïs, meurent de soif car ils ne reçoivent, tous les trois jours, qu'une gorgée d'eau. Pourtant, j'ai vu tous les matins arriver le tank-boat « Fontana » et distribuer entre les 3 bataillons 170 tonnes d'eau, ce qui fait environ 7 okes par homme et par jour.

Voilà en quelques mots comment vivent à Macronissos ceux qu'a infecté plus ou moins le communisme. Dans ce sénatorium, quelques mois suffisent pour les transformer. On a pu sans crainte envoyer au front plus de 4 mille soldats qui s'y sont

distinguées, au point de mériter outre les éloges du haut commandement de l'armée nationale, les injures du poste radiophonique de Marko, qui leur donnait des explications sur la manière dont ils se « lavaient de cet acte de soumission ».

Dans quelques jours part pour le front le « bataillon sacré ». Il est composé de 500 officiers qui ont perdu leur grade, et qui s'en vont combattre comme simples soldats, ayant en tête ceux qui les ont tiré de leur égarement, le Colonel N. Daoulis, Commandant en Chef du Camp de Macronissos, et du Lieutenant Colonel P. Lalacostas.

Voilà l'œuvre grandiose qui s'accomplit à Macronissos, une œuvre profondément grecque et dont les résultats apparaissent vivement gravés sur les traits des sapeurs qui se sont déversés l'autre jour comme une mer humaine lorsque le Ministre de la Marine a visité leur camp, pour réclamer à grands cris : « Les armes pour combattre les bulgares ».

J'ai passé cinq journées inoubliables dans une atmosphère d'exaltation patriotique. J'ai été particulièrement heureux dans mon voyage, car il coïncida avec celui du colonel Geo. Bairactaris, qui s'en allait à Macronissos en tournée d'inspection.

Qui est le colonel G. Bairactaris ? Le vaillant soldat, le grand patriote, le créateur, organisateur et animateur de Macronissos. Il s'est voué corps et âme à son œuvre grandiose, méprisant la fatigue, surmontant énergiquement tous les obstacles. Et ils furent nombreux.

C'est à juste titre que ses soldats le qualifient de « père ». Car, de ces esprits égarés, il en fit non seulement de vaillants soldats qui se distinguent aujourd'hui au front, mais de paisibles citoyens qui retourneront demain dans leurs foyers portant dans leur cœur : la Grèce.

Aristo Joannides



Durant les opérations de Roumeli, les slavo-communistes ont étranglé dans leur retraite, du 1er au 2 Avril, 40 enfants de peur que leurs cris éveillent l'attention de l'armée hellénique.

Ce crime collectif a été révélé par les révolutionnaires qui ont été arrêtés sur le Ghiona.

Notre photo montre un enfant égorgé tel qu'il a été trouvé par l'armée hellénique.

GARDER LE SOURIRE

Un article inédit de FRANCIS de MIOMANDRE

Nous avons, en France, (à vrai dire entretenue par nous-même avec une sorte de perversité) la réputation de nous dénigrer les uns les autres, quelque effort que nous fassions pour accomplir une œuvre intéressante ou belle. Cette réputation-là, ceux qui nous connaissent bien, ceux qui nous ont pratiqués un peu longtemps, savent parfaitement que nous ne la méritons guère. Mais elle n'en est pas moins dangereuse. Et c'est pourquoi j'accueille avec tant de plaisir toute occasion qui m'est donnée de m'apercevoir de la fragilité des raisons qu'on pourrait en donner, et pour tout dire de sa fausseté.

Ainsi, l'autre soir, je me suis trouvé dans une réunion littéraire, où j'eus le plaisir de rencontrer un certain nombre de camarades célèbres. Ce plaisir fut en quelque sorte redoublé par la satisfaction de constater avec quelle cordialité ces messieurs et ces dames bavardaient entre eux. On eût dit les meilleurs amis du monde. Il s'offraient mutuellement le thé, le porto et les petits-fours. Ils se lisaient les uns aux autres des passages de leurs œuvres, (cela se passait dans une grande librairie). Ils riaient de bon cœur. Ils semblaient ravis de se trouver là, à tel point qu'ils n'en sortirent qu'à une heure indue, comme pour reculer jusqu'aux extrêmes limites possibles le redoutable instant de se retrouver seuls dans la rue. Et moi j'étais tout heureux de penser que, décidément, l'opinion selon laquelle les gens de lettres ne peuvent pas se souffrir n'est que malveillance pure.

Quelle ne fut pas ma stupeur d'apprendre, le lendemain, en causant avec un ami, que ces messieurs étaient, en réalité, pour la plupart, des journalistes qui, pour des raisons idéologiques, se déchiraient mutuellement dans des articles furibonds. Et l'ami en question, qui ne semblait pas très au courant de certaines bizarreries de nos mœurs, s'étonnait amèrement de ce qu'il considérait comme une hypocrisie. A quoi je lui fis remarquer (mon premier étonnement passé) qu'il se trompait, et que, loin de signifier ce qu'il pensait, l'attitude étrange de nos confrères n'était pas loin de s'apparenter à celle que nous admirerions chez tous les champions dans un sport quelconque, une fois achevée la rencontre. « Fair Play », disent les An-

glais. On a fait ce qu'on a pu pour gagner. Si on a perdu, tant pis ! L'honneur est sauf. On n'a plus qu'à se serrer la main. Ce que l'on fait. Et c'est même à ce moment-là que les photographes vous surprennent. Et personne ne songe à s'indigner.

Pourquoi s'indignerait-on quand il s'agit de gens qui tiennent une plume ? Ne savent-ils pas, mieux que personne, la relativité essentielle des idées, qu'elles soient politiques, morales ou esthétiques ? Sur le papier, l'adversaire est digne de recevoir tous les coups ; mais, quand on le rencontre en personne, le fait de sa « valeur humaine » l'emporte sur toutes ces fragiles considérations ; on ne voit plus en lui qu'un être dont les affinités spirituelles avec les vôtres sont bien plus importantes que les divergences momentanées des opinions. Et c'est pourquoi on lui tend la main sans aucune arrière-pensée, que dis-je ? avec le plaisir accru que donne toujours, à un cœur bien né, une perspective de réconciliation...

Eh bien ! cette petite anecdote me paraît illustrer, de la façon la plus significative, la théorie que j'exposais tantôt. Il est indiscutable que nous ne résistons guère au plaisir de dire du mal les uns des autres ; mais il faut bien comprendre que c'est un jeu. Et que, la partie achevée, nous redevenons nous-mêmes, nous récupérons la sérénité de notre jugement. Pour tout dire en un mot, notre esprit critique est toujours prêt à fonctionner, et souvent de façon très dure. Mais il est soumis lui-même à une espèce d'auto-critique, qui, à son tour, le juge et examine avec plus d'impartialité les arrêts de son humeur caustique. C'est comme une Cour de Cassation, devant laquelle les condamnés d'un premier tribunal apporteraient leurs causes, en vue d'une sentence définitive. Cette Cour de Cassation, c'est notre Bon Sens. C'est ce bon sens qui remet au point tant de choses incohérentes et inconciliables, c'est lui qui nous rassure et nous encourage dans nos moments de dépression. Qui sait si ce n'est point lui, en dernière analyse, le ressort secret de notre vie nationale ? Il s'exprime par un sourire ou mystérieusement s'unissent et s'harmonisent le scepticisme et l'espoir, la malice de Voltaire et la rayonnante bienveillance de l'Ange de Reims.

Francis de Miomandre

LES CONTES DE LALLA TOURIA

Histoire du cœur qui parle au cœur

Il était une jeune femme très belle nommée Khadidja, que toute la ville citait en exemple. Fille d'un fqih, elle avait sucé avec le lait les germes des bonnes manières et des excellents principes. Les travaux du ménage, loin de la rebuter, faisaient sa joie. Nul ne se rappelait l'avoir vue inactive. Sa journée n'était qu'une bataille contre la malpropreté et la négligence. L'état de sa maison se lisait sur son visage, tellement celui-ci s'assombrissait avec le désordre, s'épanouissait au fur et à mesure que brillaient cuivres et carrelages. Elle n'en trouvait pas moins le temps de faire chaque jour ses cinq prières. A aucun moment, du reste, la crainte de Dieu et du Prophète ne quittait son cœur généreux. Il ne lui suffisait pas de se sentir irréprochable, mais redoutait jusqu'à la plus légère apparence du contraire. Quoiqu'elle fit où qu'elle se trouvât, il lui semblait être le point de mire des suspicions et des railleries.

Avec cela — chose rare pour une femme —, Lalla Khadidja était *fqiah*, c'est-à-dire instruite des choses de la religion, capable de lire le Coran et ses commentaires. Cela lui permettrait d'expliquer clairement à ses domestiques, à ses enfants, pour quelles raisons tel chemin était droit, tel autre tort. Si, par exemple, elle voyait une servante interrompre son travail pour prêter l'oreille à ce qui se passait dans la maison d'à côté, elle lui frappait sur l'épaule disant :

— Alors, ma fille, tu ne sais pas comment sont traités dans l'autre monde ceux qui essayent de surprendre les secrets de leurs voisins ? On leur fait entrer par une oreille et sortir par l'autre une tige de fer ! Qui a fait ici-bas un mauvais usage de sa chair paye au ciel avec les souffrances de sa chair ! La main droite est jugée par la main gauche, la gauche par la droite ! L'œil raconte : j'ai vu ceci : la main ; j'ai volé cela. Et pendant que le corps accumule ses témoignages, l'âme n'a pas le droit de l'interrompre !

Or cette femme était guettée, sans s'en douter, par le malheur. Depuis sa naissance, dès qu'elle dormait, on l'entendait gémir. Son mari passait de longs moments, chaque nuit, à l'écouter. S'il la éveillait, elle ne se souvenait jamais de rien et recommençait, à peine rendormie, à soupirer et à geindre. Un jour, le mari eut l'occasion de parler à un vieillard dont chacun disait qu'il avait déjà un pied dans le paradis.

— Mon père, lui dit-il, je voudrais te consulter

au sujet d'un souci dont jamais jusqu'ici je n'ai soufflé mot à personne !

— Puisse Dieu m'aider à te satisfaire ! répondit le vieillard.

— J'ai une femme qui est presque une sainte. Cependant son sommeil n'est pas calme. Chaque nuit je l'entends gémir. Ne connaîtrais-tu pas un remède à ce mal ?

— Peut-être, répondit le vieillard, mais d'abord il faut savoir pourquoi son cœur souffre. Procure-toi, à son insu, un cœur de brebis encore chaud. Dès qu'elle dormira, pose ce cœur sur le sien et écoute...

La nuit suivante, le mari surprit en effet le dialogue suivant entre les deux cœurs :

— O cœur de ma sœur !

Gémis-tu ainsi

Depuis ta naissance ?

— O cœur de ma sœur !

Je gémissais déjà bien avant ma naissance,

Dans le sein de ma mère

Quand l'Ange m'a battue

Jusqu'à ce que j'accepte d'avance

Ma vie et ma souffrance !

— O cœur de ma sœur !

Pourquoi gémissais-tu

Bien avant ta naissance ?

— Pourquoi j'ai gémissais

O cœur de ma sœur ?

Parce que je connaissais les malheurs

Qui vont dessécher mon cœur !

— Quels malheurs

O cœur de ma sœur ?

— Honteux pour mon honneur

— O cœur de ma sœur !

Sept ans de débauche

Suivis de sept ans de misère

Où j'irai de porte en porte

Mendier mon pain !

Ne se sentant pas la force d'en entendre davantage, le mari retira le cœur de brebis en se disant :

— Le tour de mon cœur est venu de gémir !

Un espoir lui restait pourtant. Il s'en fut tout raconter au vieillard.

— Maintenant que tu connais le mal, implorait-il, ne vas-tu pas m'indiquer le remède ?

Le vieillard secoua la tête.

— Courage mon fils, lui dit-il. Certes, il faut

faire le bien pour éviter le mal. Mais quand le désastre est inscrit sur un front, rien à faire.

Alors le mari pâlit de colère :

— Ce n'est pas juste, fit-il. En quoi ai-je mérité d'être frappé de cette façon et pourquoi le Destin a-t-il choisi, pour en faire un sujet de scandale, la plus scrupuleuse des femmes ?

Le vieillard le serra dans ses bras.

— Pourquoi, mon fils ? Mais la réponse est bien connue des hommes qui ont passé leur vie à chercher Dieu et sa miséricorde ! C'est sur le chemin des croyants, non sur celui des infidèles, que Dieu a coutume de multiplier embûches et tourments ! De tels coups, mon fils, sont autant de bienfaits. Laisse-les s'abattre sur celle qui est désignée par le destin. Du moins te restera-t-il ses enfants en souvenir d'elle !

Le mari souffrit quelque temps en silence. Pendant des heures, il observait sa compagne. Il la trouvait encore plus belle qu'auparavant. Même il trouvait à sa beauté un quelque chose de provocant qu'il n'avait jamais remarqué et qui ne demandait, il en était sûr maintenant, qu'à s'épanouir et à porter des fruits empoisonnés. L'ardeur de sa jalousie devint telle qu'un jour bien qu'il se fit promis de ne rien dire, les paroles suivantes s'échappèrent de ses lèvres :

— Hélas ! Hélas ! Je le sais, ma pauvre Khadidja, ce qui est écrit sur ton front, ce qui te fait gémir chaque nuit ! Sept ans de débauche, sept ans de misère, voilà ce qui t'attend, ce que tu ne peux éviter !

La pauvre femme se frappa la poitrine.

— Moi ! fit-elle. Par Dieu ! Que plutôt la terre recouvre mes défauts ! Débauchée, moi qui sais ce que Dieu dit dans son Livre ! Jamais je n'accepterai pareille horreur !

— N'en parlons plus, fit le mari, qui déjà se reprochait d'avoir parlé. Profitons des joies qui nous restent !

Elle secoua tristement la tête. Dès que son mari fut sorti, elle mit du henné dans ses cheveux et dans ceux de ses enfants, les lava, les coiffa, les changea. Les jours suivants, elle fit la lessive, nettoya la maison à fond. Quand le dernier cuivre eut été astiqué, elle s'habilla de blanc, se parfuma d'eau de rose, de santal, et psalmodia les prières des trépassés. Puis elle dit à ses enfants de monter sur la terrasse pour arroser ses chers pots de basilic.

Quand les petits redescendirent, ils trouvèrent

son cadavre qui se balançait à une corde. On voyait encore la trace des larmes sur les joues pâles qu'encadraient les beaux cheveux flottants. Aux cris qu'ils poussèrent, les serviteurs accoururent, on coupa la corde et on porta la morte sur son lit. Son mari n'osa pas dire aux gens de la famille la raison du suicide. Il se sentait trop fautif et n'en souffrait que davantage. En l'accompagnant au cimetière, il ne cessait de se dire : « Ah ! pourquoi, pourquoi ai-je parlé ? »

Des passants entendirent, la nuit suivante, un gémissement qui s'échappait d'une tombe : « Tiens ! pensèrent-ils, voilà sans doute un mort revenu à la vie ! »

Un luron alla chercher un panier et une pioche dans une maison qu'il venait de faire installer luxueusement pour y mener joyeuse vie en secret. Cet homme était marié et père de famille ; mais il ne pensait qu'au plaisir. A ses yeux, seul comptait le corps, et il ne ressentait même pas, pour les satisfactions de ce bas monde, cette espèce de dédain que le croyant encore frivole ou passionné tient toujours en réserve, quelque part, dans son âme. Il eut tôt fait d'enlever la terre encore fraîche et de soulever les dalles du sépulcre. Ayant vu dans l'ombre les yeux de la femme briller comme des étoiles, il fit de la lumière et constata qu'elle était d'une beauté extraordinaire. « Certes, se disait-il, j'ai eu une bonne inspiration de revenir seul pour ouvrir ce diable d'écrin-là ! »

Il aida la revenante à sortir, et prit soin de remettre les choses exactement dans l'état où il les avait trouvées, de manière à ce que la famille ne pût avoir aucun soupçon.

Puis il conduisit la femme dans sa demeure. Tout semblait y avoir été préparé pour la recevoir. Une vieille négresse, à laquelle jadis on avait fait couper la langue, servit un repas exquis. Pour la première fois de sa vie, elle but du vin. Et quand l'homme lui demanda si elle était mariée, au lieu de répondre elle emplut de nouveau son verre et le vida d'un trait. La malheureuse, en effet, s'était réveillée une autre. L'idée de retourner chez elle ne venait même pas à sa nouvelle âme. Déjà elle ne pensait qu'à tirer de cet inconnu le maximum de satisfactions et de profits !

Dès qu'il l'eût couverte de bijoux et de beaux vêtements, elle prit ses dispositions pour le quitter. Un jour, elle le laissa sortir, s'enveloppa dans son haïk et s'en fut habiter, sous un nom d'emprunt, à l'autre extrémité de la ville.

Elle mena, dès lors, la vie de certaines femmes veuves ou divorcées, qui tiennent avant tout à ce

qu'elles appellest leur liberté. Tombant chaque jour un peu plus bas, elle suivit n'importe qui, comme chien que l'on siffle. On aurait juré que ses paupières, à force de s'abaisser pour répondre favorablement aux invités des passants, ne se souvenaient plus de la façon de dire non. Après des années de cette vie, sa beauté s'éteignit. Nul ne prit plus garde à ses œillades. Le chagrin, le dépit, les maladies firent d'elle une vieille au cœur grouillant d'afrites vindicatifs. Force lui fut de prendre un bâton et de mendier son pain.

Un jour, elle s'arrêta devant une maison incon nue et se mit à chanter, selon sa coutume : « Au nom de Dieu, apaisez ma faim ! Dieu vous le rendra ! » Or, elle-même fut surprise de la façon dont elle modulait cet appel. Les sons ne ressemblaient pas à ceux qui sortaient d'ordinaire de son vieux gosier. Une charmante jeune fille vint ouvrir la porte.

— O mère ! dit-elle, tu as appelé d'une voix si fraîche que j'ai voulu t'apporter moi-même de quoi faire un bon déjeuner ! Tu sais, nous avons beaucoup de restes et il passe peu de pauvres dans notre rue. Tu trouveras toujours à manger chez nous !

Elle étendit un sac dans le vestibule et fit asseoir la mendicante.

— Ah ! ma fille ! voilà longtemps que je n'avais mangé d'aussi bon cœur !

En disant cela, la pauvre femme, d'un geste devenu machinal, essayait de faire pièce à sa vermine.

— Ma mère, c'est plein de petites bêtes dans tes cheveux et dans ta robe. Veux-tu que je t'aide à t'en débarrasser ?

— Hélas ! ma fille, voilà longtemps que je n'ai pas prié Dieu. Il me faut accepter l'état où tu me vois comme une punition !

La jeune fille, très intéressée, lui dit alors :

— Si tu veux me faire plaisir, ne manque pas de revenir demain pour me raconter ton histoire. Aujourd'hui c'est mon jour de cuisine, j'ai un plat sur le feu, demain ce sera le tour de ma belle-mère, et je te servirai quelque chose de bon !

Le lendemain, la jeune fille, reconnaissant la voix de la vieille, accourut avec du couscous.

— Je suis contente de te voir, fit-elle. Ne te presse pas de manger. J'ai tout mon temps à moi. Je vais pouvoir m'attaquer à la vermine. J'ai parlé de toi à mon père, et il m'a permis de t'inviter à manger « taam Allah », la nourriture de Dieu. Al lons, mère, ton histoire maintenant !

Elle mit une serviette sur ses genoux, fit in-

cliner la vieille tête et commença à l'épauiller.

— Il n'est pas, soupira la mendicante, de souvenirs à la fois plus doux et plus terribles, plus clairs et plus sombres que les miens ! Aussi, depuis des années, n'ai-je cherché qu'à faire la nuit dans ma mémoire. C'est comme s'il y avait en moi deux âmes dont l'une serait l'envers de l'autre ! Tu auras de la peine à me croire si je te dis que j'accepte aujourd'hui pour la première fois de regarder en arrière. Et pourtant c'est bien ainsi, ma fille ! Jusqu'au moment où tu as voulu connaître mon histoire, j'ai employé tout ce qui me restait de force à maintenir tendu un voile impénétrable entre le passé et le présent. Oui, ma fille, j'ai été riche, j'ai été heureuse, honorée, presque savante ! Ces yeux flétris ont su lire le Livre ! Il m'a été donné d'aider les égarés à retrouver leur chemin ! Et cela ne m'a pas empêchée de tomber cent fois plus bas que ta candeur ne saurait l'imaginer !

Ce disant, la malheureuse éclata en sanglots, et la jeune fille se mit aussi à pleurer. Le père qui, juste à cet instant avait eu envie d'examiner la mendicante chère à sa fille, rebroussa chemin dès qu'il eut aperçu le groupe qu'elles formaient. Mais il resta à l'abri du coude du couloir pour entendre ce que la vieille racontait. Bientôt ce fut à son tour de pleurer. Car c'était sa propre histoire, celle de sa femme disparue depuis quatorze ans, qu'il entendait. A la fin, n'y tenant plus, il s'avança pour demander son nom à la malheureuse.

— On m'a appelée longtemps Khadidja, répondit-elle en le dévisageant, surprise du son de sa voix.

— Pourquoi pleures-tu ? demanda le père à sa fille.

— Ah ! papa ! Cette pauvre femme s'est pendue, elle s'est réveillée vivante dans son tombeau.

Le père ne put en entendre davantage. Il s'élança vers la vieille et la serra sur son cœur, disant :

— Je suis ton mari ! Et toi, ma fille, voilà ta mère !

A ces mots, la jeune fille courut appeler ses frères et sœurs. La belle-mère, qui se trouvait grosse, vint aussi. Quand elle vit son mari, avec ses habits magnifiques, accoler tendrement une bouilleuse, elle se frotta les yeux et se pinça le bras. On la mit au courant, et comme c'était une véritable chérifa, elle ne fit aucune difficulté pour que l'épouse heureuse, honorée, presque savante ! Ces yeux flé dement de la maison.

LA LITTÉRATURE NEO-GRECQUE AUX UNIVERSITÉS ÉTRANGÈRES

par AP. DASCALAKIS, Professeur à l'Université

Il y a déjà une quinzaine d'années que, suivant une loi spéciale, des chaires de littérature étrangère fonctionnent à la Faculté de Philosophie (Lettres) de l'Université d'Athènes à titre de réciprocité. Cela signifie que si l'Université d'Athènes crée une chaire de littérature (langue, littérature, culture, etc.) d'un pays étranger, ce pays devra fonder également une chaire de littérature néo-grecque dans une de ses Universités. En principe, le professeur nommé doit provenir du pays dont il aura à enseigner la littérature. Cependant cela n'est point indispensable, et jusqu'à présent ce principe ne fut appliqué qu'à ceux qui enseignent la littérature étrangère à l'Université d'Athènes. S'agissant de l'enseignement de la littérature néo-grecque, sauf de rares exceptions, il n'a pas été observé dans les Universités étrangères.

De toute façon, le professeur nommé doit posséder les titres scientifiques requis pour les professeurs de l'Université dans laquelle il fera ses cours. Il doit être en outre proposé par le Ministère des Affaires Étrangères du pays dont il enseignera la littérature, puis être agréé par l'Université qui le comprendra dans son personnel enseignant, comme possédant toutes les aptitudes de forme et de fond exigées. C'est après cela seulement qu'il sera nommé par le Ministère du pays auquel appartient l'Université.

Malheureusement, cette règle, bien qu'elle figure formellement dans la loi et constitue un élément fondamental des clauses de réciprocité, n'est observée que par la Grèce. Elle est à peu près systématiquement ignorée par les autres gouvernements. Car voilà ce qui se passe :

Les professeurs nommés aux chaires de littératures étrangères à l'Université d'Athènes sont proposés par leur pays; puis, après une approbation pour la forme par la Faculté de Philosophie (parfois même ce « détail » est négligé) ils sont nommés par le Ministère grec de l'Éducation Nationale. Par contre, les professeurs de littérature néo-grecque dans les Universités étrangères sont nommés directement sans avoir été, non seulement proposés, mais pas même agréés pour la forme par la Grèce.

En dépit de ses fréquentes protestations, la Faculté de Philosophie d'Athènes (nous avons eu deux cas pareils au cours de l'année passée) ne prend connaissance de la nomination de diverses personnes (étrangères et grecques) dans des Universités étrangères qui entretiennent par réciprocité des chaires de littérature néo-grecque, que par des publications de journaux. Ce procédé n'est pas seulement une atteinte à l'autorité de l'État Hellénique qu'il présente comme dépourvu d'opinion en matière d'instruction et comme incapable d'obtenir l'application des conventions bilatérales. Il entraîne par surcroît bien d'autres conséquences désagréables. En premier lieu des personnes sont souvent nommées, qui possèdent peut-être d'autres titres scientifiques sérieux, mais qui sont impropres et insuffisantes pour l'enseigne-

ment de la langue, de la littérature, de l'histoire et de la civilisation néo-grecques. L'Université étrangère n'est pas en mesure d'émettre un jugement satisfaisant sur cette question comme le ferait l'Université grecque lorsqu'elle soumet la proposition au Ministère des Affaires Étrangères. Très souvent d'ailleurs, des données sans rapport avec la branche même de la science sont prises comme criterium pour la capacité et l'activité du candidat.

Pour les professeurs à l'étranger, l'activité scientifique dans d'autres branches et spécialement dans celle de la littérature grecque ancienne, la position sociale, l'influence politique ou diplomatique jointe à une certaine connaissance de la langue néo-grecque, suffisent pour qu'ils soient nommés à une chaire considérée comme auxiliaire et se trouvant en dehors des besoins essentiels de l'Université.

Il faut avouer que l'Université de Paris, ainsi que l'École des Langues Orientales ont toujours confié leurs chaires de littérature néo-grecque à des savants éminents qui ont honoré par leurs travaux et leur enseignement la science française et la Grèce également. On peut en dire autant de certaines autres Universités d'Europe, mais pas de toutes, surtout au cours de ces dernières années. En Amérique principalement, le mal commence à dépasser les bornes. En ces derniers temps surtout, les chaires de littérature néo-grecque sont attribuées à des hommes d'une science douteuse et même manquant d'un diplôme littéraire.

La deuxième conséquence fâcheuse de cet état de choses est que la Grèce n'étant pas consultée, bien des fois on nomme à des chaires pour l'enseignement de la langue, de la littérature et de la civilisation de la Grèce et des gens qui haïssent la Grèce et le peuple grec. Quelques-uns se font même les instruments des Slaves et prennent une part active à la propagande rouge à l'étranger. Certains, étant des communistes non-dissimulés, travaillent fiévreusement contre la Grèce. Il suffit de mentionner qu'un professeur de grec moderne dans une Université suisse se trouve à la tête des distributions de manifestes et des quêtes pour « la république » de Marko, et qu'un professeur-adjoint de grec moderne en France est un fervent communiste qui publie tous les jours des pamphlets calomnieux contre notre pays.

Mais il y en a bien d'autres que nous passons sous silence ! Leur autorité de professeur de la langue et de la littérature du peuple grec les rend encore plus dangereux, et le mal occasionné par certains d'entre eux, en raison justement de leur qualité d'universitaires est incalculable. Car enfin on pourrait tolérer de mauvais professeurs à des chaires étrangères de grec, mais non des mishellènes. Le gouvernement hellénique doit intervenir activement dans cette question au sujet de laquelle d'ailleurs l'Université a déjà protesté.

Ap. Dascalakis

ROGER MARTIN DU GARD

Romancier des "Thibault"

Un article inédit de PIERRE DESCAVES

Roger Martin du Gard domine — et de haut — le canton le plus actif de la littérature française : le roman. Son œuvre pourtant importante de dramaturge s'efface devant le prestige sans cesse grandissant du romancier.

Peut-être, se présentera-t-il devant le jugement des temps futurs comme l'un des « témoins capitaux » de notre temps; plus exactement du temps qui a précédé les deux grands conflits où risqua de sombrer notre civilisation.

C'est lentement, insensiblement mais sûrement (ne parlons même plus de ce retentissant Prix Nobel de Novembre 1937) que le rayonnement intellectuel de Roger Martin du Gard s'est affirmé en France et à l'Étranger. Pas plus que pour la gloire internationale d'une récompense justement enviée, l'écrivain ne s'est prêté, de près ou de loin, à cet élargissement de sa renommée, car il a sur l'usage du métier d'écrivain des opinions très strictes et qui n'ont pas varié. Dès 1908, dans son premier livre « Devenir », il prêta à l'un de ses personnages (celui qui lui ressemble le plus) ces paroles symptomatiques : « La littérature, faites-en si vous voulez; mais, mon Dieu, n'en parlez pas ! En tout cas, n'en parlez jamais avant d'en avoir fait de la bonne et longtemps ! »

1908-1948 ! M. Roger Martin du Gard a fait de la littérature, magnifiquement, depuis quarante ans, et avec une admirable conscience. On attend encore qu'il « en » parle : Sur sa vie même, sur son existence d'écrivain, sur ses préoccupations et aspirations, on ne sait rien. Il se présente, devant nous, tel qu'il a voulu paraître : avec son œuvre seule. Par quelques rares et menues indiscretions, on sait seulement qu'il n'a pas hésité à détruire des ouvrages manuscrits, et même imprimés, mais qui ne le satisfaisait point.

Jamais donc le romancier des « Thibault » n'a consenti à parler de lui; il souffre lorsqu'on l'évoque, en marge de ses travaux; il n'a publié aucun manifeste; il n'a jamais pris la parole en public. De lui, il n'existe pas de portraits connus; même ses photographies sont rares. Par contre, il s'est amusé à se peindre, sous les traits, peu flattés, d'un personnage de l'un de ses romans : « Le gros était laid, d'une laideur ridicule, mais sympathique. Il était grand, large d'épaules et ventru... » Disons que, l'âge venu, Roger Martin du Gard a repris une certaine sveltesse; le visage, tout rasé, est noble et grave, éclairé, sous les touffes de cheveux blancs, par un regard

d'une exceptionnelle qualité, où se mêlent une douceur nuancée et une insistance expressive de curiosité en éveil.

L'ombrageuse discrétion avec laquelle il a soustrait tout ce qui n'est pas son œuvre imprimée à la curiosité publique a découragé les amateurs d'anecdotes et ceux qui réclament d'un auteur les recettes de son art. On pourrait d'ailleurs montrer que, dans peu de récits, les apports de l'expérience ou de l'observation directe sont aussi malaxés, mélangés, rompus, transformés, que dans les siens. L'étude des sources qui ont fourni la matière de ses romans serait probablement décevante. La faculté de « réinventer » la vie est toujours dominante et rien ne sent, dans son œuvre, l'autobiographie plus ou moins camouflée.

Même dans les parties purement documentaires, rien ne se trouve déprécié, ni terni. On sait, d'autre part, la difficulté qu'éprouve un écrivain à reprendre un sujet abandonné pendant plusieurs années : c'est une argile durcie et qui se casse au moindre contact précis. Quand la série de « Les Thibault » fut interrompue, consécutivement à un douloureux accident d'automobile et par divers travaux, il semblait presque impossible que l'auteur retrouvât jamais la chaleur d'imagination nécessaire pour ranimer le peuple de ses personnages; trop de choses, trop de bouleversements semblaient les avoir éloignés de lui. Il y réussit pourtant au prix d'un extrême effort.

Il avait trente-deux ans lorsqu'il nous livra, en 1913, dans « Jean Barois », le témoignage d'une génération. Au retour de la guerre de 1914-18, il aurait pu se poser en chef d'école ou en guide spirituel. Quand il eut quitté sa section de convois automobiles, il dressa le plan général des « Thibault » avec la rigueur des disciplines héritées de son passage à l'École des Chartres. De 1922 à 1929, avec une impressionnante régularité, il fit paraître les sept premiers volumes.

L'époque ne semblait guère favorable à une entreprise d'une telle haleine. Du moins l'écrivain ne se souciait-il pas de devenir un auteur à la mode. Il avait conquis un public qui lui restait fidèle. Des juges aussi clairvoyants qu'André Gide l'encourageaient à poursuivre son œuvre. Chose étrange, ce fut lui-même qui sembla mettre en doute la valeur de son effort. Entre 1930 et 1935, il donna une « nouvelle » « La Confiance Africaine » et les croquis

villageois de « Vieille France » tandis que « Le Taciturne » s'ajoutait à une œuvre théâtrale qui comptait déjà deux farces paysannes : « Le Testament du Père Leleu » et « La Gonfle ». On sait à présent que la principale raison de cette interruption des « Thibault » fut, pour M. Roger Martin du Gard, la conviction qu'il s'était engagé sur une voie fautive en écrivant « L'Appareillage ». Ayant sacrifié ce livre qui « ralentissait l'action », il travailla durant trois années à la composition de « L'Été 1914 ». Quand ces trois volumes parurent, en 1936, la critique fut unanime à y reconnaître le magistral épanouissement d'une grande œuvre dont il ne devait pas tarder à donner « l'Épilogue ».

Avec « Épilogue », le romancier « bouclait » la huitième et dernière partie (et le onzième livre) de son cycle « Les Thibault » ; il la « bouclait » en arrêtant par la mort du dernier fils, Antoine Thibault, l'histoire d'une famille bourgeoise française d'avant 1914 ; — histoire qui se trouve être aussi, dans une certaine mesure, celle d'une Société. On ne pouvait pas douter, après la lecture de « L'Été 1914 », qu'il s'agirait, dans cette conclusion, d'un bilan de faillite. L'écrivain acheva, en fait, son œuvre monumentale dans une sorte d'amertume tragique : on y assiste non seulement à l'agonie d'un homme, mais à celle de toutes les illusions dont s'était bernée sa génération. Cependant, si le livre était imprégné d'une âpre tristesse, il ne s'en dégageait aucun découragement. Un *surgeon de vie* empêche la lourde pierre tombale de se refermer sur la famille des « Thibault » : le sang des Thibault coule dans les veins d'un petit être Jean-Paul (qui ne portera pas le nom de son père — Jacques Thibault, mort avant d'avoir pu régulariser sa liaison avec Jenny de Fontanin).

« Épilogue » nous reporte à la fin de la guerre, en 1918. C'est d'elle qu'un des Thibault est mort ; c'est pour avoir été mêlé à elle qu'Antoine va mourir. Or, il est soutenu par la grande espérance qui menait alors la plupart des hommes. Son calvaire n'est pas seulement déchirant parce qu'il est la faillite d'une vie physique d'homme, mais parce qu'il contient la faillite virtuelle de la cause pour laquelle il meurt. Tout concourt à déchirer la sensibilité du lecteur : Antoine sait qu'il va disparaître ; et les lecteurs, spectateurs de cette agonie, savent, de plus, que ce pourquoi il s'éteint, va s'éteindre avec lui.

Ainsi se termine le cycle des « Thibault » sur un anéantissement total. Tout se consume dans l'inutilité du sacrifice, dans la vie incompréhensible, dans la mort, d'où rien ne sort.

Le journal d'Antoine Thibault qui occupe la plus grande partie de cet « Épilogue » se présente, avec le recul, comme le testament moral d'un homme qui, né à la fin du XIX^{ème} siècle, formé par cette époque, trompé par une philosophie facile et courante d'un bonheur immédiat, a rencontré sur son chemin la guerre — épreuve trop forte...

Cependant, répétons-le, cet effondrement n'est pas absolu. Peut-être n'est-il pas définitif ? A travers tant de détresses et tant d'échecs, Antoine, agonisant, se raccroche à l'idée que le petit Jean-Paul, son neveu par le sang, représentera tous les Thibault à venir, dans une Société renouée.

Puisse un jour, encore, Roger Martin du Gard évoquer ce renouveau (qu'on pressent toujours) avec la même force qu'il mit à dépeindre la ruine d'une génération ! Mais peut-on demander à un romancier de peindre autre chose que ce qu'il voit ?

Pierre Descaves

Au Prince des arbres

*Beau Prince qui veillez au cœur des solitudes
Prince Palmier au long jet pur
Vous êtes un calmant à nos inquiétudes
Qui vont, trébuchant dans l'azur !*

*L'esprit du voyageur ou du pèlerin sage
Sur l'âpre piste du désert
Se repose, exalté par votre calme image
Qui remplit ce rude univers.*

*Vos palmes ont la grâce d'une chevelure
Dont les zéphirs sont amoureux ;
Vous semblez conseiller et chanter l'aventure
Tout bas, au cœur audacieux !*

*Mais ce soir, et tandis qu'en mon vertige d'Ève
J'aspire au fruit déjà mordu.
Soulignez hautement sur le chemin du Réve
Le divin trouble suspendu !*

*Et lorsqu'aux tendres soirs tout l'horizon s'éclaire
De nacre rose et d'or bruni ;
Qu'en frise ténébreuse, entouré de vos frères,
Vous tracez un poème hardi,*

*Le peintre et le rêveur, subjugués, vous contemplant
A cette grâce suspendus !
Sentant, que pour trouver la beauté dans son temple,
Il n'est pas de chemins perdus.*

*O palmes, qui montez du fond des transparences
En un sourd et puissant appel,
Vous semblez apporter l'odeur des transhumances
Jusqu'aux pâturages du ciel !*

Delphine

L'HISTOIRE D'AUJOUR D'HUI

En marge du Rapt des enfants Grecs

AU MILIEU DE DEUX CENTS ENFANTS

II

Notre situation empirait continuellement. Le 30 décembre nous étions complètement désespérés. On tirait sur nous de toutes parts. L'incident le plus tragique fut qu'un Piat éclata dans une chambre. La lueur arriva jusque dans le couloir et l'on entendit un bruit d'enfer. « Mannoula mou », Maman, s'écrièrent tous les enfants en chœur. Et nous leur disions en suppliant : « Baissez la tête, chéris. Ce n'est rien, dites une petite prière, le bon Dieu nous aime et nous garde ». Notre cervelle s'était arrêtée après cela. Nous sentions que nous étions tous condamnés. Il n'y avait de salut nulle part. Nous ne pouvions plus nous retenir et nous avons fondu en larmes, la tête sous les couvertures pour que le personnel et les enfants ne nous voient pas et ne soient pas pris de panique, la chose la plus terrible en pareils cas. Acculées à cette impasse nous résolûmes de crier de tous les côtés de la maison l'appel que nous avons mis en tête de notre rapport.



Enfants sauvés du rapt slavo-communiste chauffant leurs mains glacées en attendant leur transfert dans un centre d'accueil.

A la pensée qu'un enfant pouvait être tué ou blessé nous perdions la raison. Sans infirmière, sans médecin quel secours pourrions-nous leur apporter ? Outre cette tragique éventualité, nous avions à affronter encore un autre danger. Une invasion possible des bandits dans la maison. Quelle serait notre position ? Comment se conduiraient-ils envers nous ? Quel serait le sort du personnel et des enfants ? Le

(*) Voir la première partie dans notre précédent numéro.

salut de deux cent soixante dix personnes (personnel et enfants) dépendrait de notre initiative. Une responsabilité énorme qui rendait notre martyre insupportable.

Le 31 décembre vers 8 heures et demie du soir des lueurs de fusées éclairantes ont passé par les interstices des fenêtres. Que signifiait cette illumination. Konitsa a été prise ? Des renforts venaient pour notre armée ? Les bandits reculaient ? Comment pouvions-nous le savoir ? Puisque nous n'osions pas regarder par les fenêtres à cause des tirs qui jour et nuit ne cessaient pas un instant !

Quelle tragique ironie ! Par la suite nous avons appris que les gens fêtaient l'arrivée de l'armée nationale libératrice tandis que nous vivions des instants de cauchemar.

Le jour du Nouvel An se leva. Nous faisons encore des projets pour les nouvelles mesures de protection à prendre afin de sauver les enfants lorsque vers 10 h. du matin on frappa à la porte. Nous aperçûmes Pigadas et notre docteur venus pour nous apporter les premiers secours. Ils étaient sûrs que nous avions des victimes puisqu'ils avaient vu tant de feux concentrés sur nous.

Leur premier mot fut : « Délivrés ! » Nous n'en croyions pas nos oreilles. « Les bandits reculent » nous dirent-ils. On ne peut décrire ce qui s'en suivit. Des cris, des chants, des embrassements, enfants et personnel à n'en pas finir.

Nous avons immédiatement descendu les sacs des fenêtres. La lumière du jour nous fit mal aux yeux car nous en avions perdu l'habitude. La salle à manger fut de suite mise en ordre : une chaude soupe aux haricots et de belles oranges que dans notre désarroi nous avions oubliées dans le dépôt fut notre repas de Jour de l'An. Nos enfants chantaient de tout leur cœur l'« Haglos Vassilis ». Leurs petites voix pures étaient comme un baume aux oreilles de nos soldats et des malheureux habitants de Konitsa qui étaient encore sous l'influence des jours tragiques qu'ils avaient vécus.

En entrant dans la salle à manger nos enfants ont applaudi avec enthousiasme à la vue du pain dont ils avaient été privés pendant tant de jours. Leurs parents angoissés commençaient à arriver par groupes pour s'assurer si leurs enfants étaient en vie. Nous avons eu beaucoup de peine à leur faire croire qu'aucun n'avait rien eu. Ils ne l'ont cru

que lorsqu'ils ont vu tous les enfants sains et saufs. Alors ils nous ont pris dans leurs bras et nous ont couvertes de baisers avec une joie indicible. Ils ne trouvaient pas de mots pour nous remercier d'avoir sauvé leurs enfants dans cet enfer de feu. Il ne pouvait y avoir de plus grande satisfaction morale pour nous que cette émouvante manifestation des parents.

L'après-midi du même jour, tandis que nous nous racontions tranquillement les dangers que nous avons vécus, soudain un obus tomba devant la porte centrale. Très vite suivit un autre, puis un autre avec un bruit infernal. Autant nous avions gardé notre sang-froid pendant les journées difficiles passées, autant ce jour-là nous fûmes bouleversés. Nos nerfs étaient à vif.

Les enfants se mirent à pleurer. Nous eûmes beaucoup de peine à les persuader tous que c'était les dernières épreuves et que le grand mal était passé.

Nous nous sommes casés de nouveau dans notre abri provisoire et nous avons gardé la même tactique. Heureusement la situation s'améliore de jour en jour. Les tirs s'éloignaient et peu à peu nous revenions à nous.

Le 7 janvier 1948, pendant que les enfants jouaient par groupes dans les classes avec les cadeaux que nous leur avons donnés le jour de l'Épiphanie, un coup de téléphone de la Brigade nous annonça soudain que S.M. la Reine Frédérique venait nous visiter. Nous eûmes à peine le temps d'ouvrir la porte du salon, que la Reine arrivait, accompagnée de Mlle Lycourézos et des autres membres de sa suite. La scène fut très émouvante. Dès qu'elle nous eût aperçues, notre Reine nous embrassa avec une grande affection. Avec une anxiété de véritable mère, elle nous demanda : « Où sont mes enfants ? N'est-il rien arrivé à personne ? » Elle courut les voir avec impatience. A son apparition, enfants et personnel applaudirent avec enthousiasme, en la voyant si simple, venir nous visiter la première, avant toutes les autorités, après l'orage de la guerre. Les larmes aux yeux, elle dit aux enfants quelques paroles simples, qu'ils sentirent profondément. Elle nous demanda avec un affectueux intérêt comment nous avions passé ces jours terribles. Elle visita tous les locaux, constata combien de projectiles

avaient atteint la maison, juste à l'endroit où dormaient les petits.

Avant de nous quitter, notre Reine a daigné nous décorer. Cette marque inattendue de la faveur royale nous fit oublier à l'instant toutes nos peines, tous les sacrifices, toutes les angoisses que nous avons connues pendant ces journées tragiques. Nous ne pouvions nous attendre à une plus grande récompense.



Enfants sauvés du rapt slavo-communiste à bord du bateau qui les ramène au Pirée pour être placés dans un centre d'accueil.

8 janvier 1948. Notre Maison a maintenant repris son train ordinaire. Chaque chose a retrouvé sa place. C'est seulement alors qu'apparurent nettement les blessures de notre bâtiment. Cinq cents vitres brisées, les murs partout percés de trous de toutes dimensions. Ce fut le premier jour où les enfants sortirent dans la cour après quinze longues journées. Ils étaient fous de joie, ils sautaient, ils couraient de tous les côtés, jouissant de la lumière du jour, respirant l'air pur, retrouvant la liberté dont ils avaient été si longtemps privés.

Les nombreux visiteurs, officiels et particuliers, qui vinrent nous voir, s'étonnèrent de voir qu'après le feu que nous avons essuyé, nous n'avions eu pas une seule victime. Et en effet, notre salut doit être considéré comme un vrai miracle. Dieu a entendu les petites prières qu'avec tant de ferveur lui adressaient, matin et soir, ces innocents et Il n'a pas voulu, au milieu de tant d'angoisses et de sacrifices, nous abreuver aussi de l'amertume d'une victime.

Sophia Copanidi et Anna Stephanidou

IN MEMORIAM

Le Vibrant Souvenir d'Anna de Noailles

Un article inédit de PIERRE DESCAVES



Anna de Noailles

Une commémoration littéraire, qui sera sensible au cœur de tous ceux qui aiment la poésie française, vient de se dérouler à Paris. Dans la calme rue Scheffer, au centre du quartier de Passy, a été dévoilée la plaque apposée sur l'immeuble portant le numéro 40 et rappelant que, durant vingt trois années (de 1910 à 1933, date de sa mort) habita en ce lieu la Comtesse Anna de Noailles, que Léon-Paul Fargue définissait : « déesse de petite taille, et qui avait l'air d'un diamant noir ».

Tour à tour, M. Edouard Herriot, Président de l'Assemblée Nationale et membre de l'Académie française, et M. Maurice Bedel, Président de la Société des Gens de Lettres, ont dit le sens du magnifique et durable apport de celle qui fut, elle-même, un éblouissement, suivant le titre qu'elle a donné à l'un de ses recueils. Belle occasion pour les chroniqueurs et les critiques littéraires de replacer dans son « climat » une poétesse que les nouvelles générations ont trop souvent affecté de considérer sinon comme

une « gloire » surfaite, du moins comme un « génie » trop exceptionnel pour avoir imprimé efficacement sa trace dans la longue et abondante lignée des poètes, — de ces poètes auxquels on demande en général plus de bourgeoise discipline.

Pour nous, du moins, inoubliable demeure cette grande aristocrate, avec sa figure aux yeux vides, brûlants et précis, toujours en quête de mouvement, fascinante, dominant son entourage de sa petite taille et de « son regard de forêt », l'expression est encore de Léon-Paul Fargue, qui a tracé d'Anna de Noailles le plus éblouissant portrait... en prose : « C'était un merveilleux enfant incendié de dons, despotique, insatiable, capricieux, parfois autoritaire et dur, impatient et révolté, mais douloureux, souvent attendri dans un fléchissement secret, mais perceptible »... On ne résumera jamais mieux un caractère, une sensibilité, un comportement aussi complexe et aussi attachants. Oui, telle fut bien la Comtesse Anna de Noailles : royale, péremptoire, cinglante et secrètement endolorie. Car il y avait dans l'inquiétude de sa voix, dans son prodigieux et fantastique don verbal (« le saut de la mort du bavardage », dit encore Fargue), une peur mystique de la mort !...

Dans sa harangue, devant la plaque qui marquera le souvenir parisien d'Anna de Noailles (son temple votif est à Amphion, sur la rive savoyarde du Lac Léman), le Président Herriot a très justement insisté sur cet aspect essentiel de l'inspiration de l'auteur de « Les Vivants et les Morts » : « Elle a connu la joie, les larmes, les sanglots, et suivant ses propres termes, l'honneur de souffrir. Elle a aimé les héros. Courageuse, elle s'est montrée fidèle aux plus dangereuses amitiés... A tout moment, elle fut hantée par l'effroi de ne plus vivre... Elle s'est cabrée contre la mort... Au sein même de son effroi, elle déclarait écrire pour les jeunes êtres qui lui succèderaient ».

Cependant, cette terreur en présence de l'énigme de nos destinées ne saurait faire oublier que la poétesse du « Cœur innombrable » a été très exactement comparée à Francis Jammes et qu'on l'appela la « Muse des Jardins » pour avoir si fortement exprimé son amour de la Nature :

*Les forêts, les étangs et les plaines fécondes
Ont plus touché mes yeux que les regards humains.*

Si entraînant fut cette passion qu'elle ne craignit pas de braver le ridicule en s'identifiant aux choses naturelles (... « Et que mon cœur, ardent et lourd, est cette poire ; Qui mûrit doucement sa pelure

au soleil ! »); en présence de tant d'affirmation magnifique sur « la lumière des jours et la douceur des choses », il y a aussi, pour redresser quelques mièvreries inévitables, un intense amour de la vie qui emporte tout, lorsqu'il se manifeste :

*J'écris pour que, le jour où je ne serai plus,
On sache comme l'air et le plaisir m'ont plu,
Et que mon livre porte à la foule future
Comme j'aimais la vie et l'immense nature...*

Proche la vie, il y a aussi le profond ensevelissement, d'où naquirent les plus pathétiques évocations :

*Je songe, ardente et solitaire,
Au dernier objet sur la terre
Que mon regard rencontrera...*

Lignes très simples et traditionnelles (nature, amour, vie et mort), mais où court une musique magistrale à « grands intervalles ». Anna de Noailles ne s'en tint jamais aux « moyennes ». Elle a été naturellement excessive et tendue vers toutes les Beautés. On ne saurait parler raisonnablement de son « romantisme » que pour l'identifier avec de prodigieux élans d'éloquence; car elle fut surtout oratoire. Avec quelque pointe malveillante, Albert Thibaudet a en effet noté : « la poésie éloquente a eu sa muse avec Madame de Noailles, la dernière des romantiques avec qui s'en sont allés, comme avec Jaurès, dont il lui eût plu qu'on la rapprochât, les grands lieux-communs du XIX^{ème} siècle ».

En fait, sur des « lieux-communs » qui sont avant tout des « thèmes traditionnels », l'auteur des « Eblouissements » sut plaquer les accords d'une sincère ardeur, en y introduisant tout ce que d'exotisme pouvait avoir conservé « une petite fille rou-

maine ». Avec le recul, son œuvre apparaît comme l'expression d'une poésie de pur sentiment (« Mon cœur tumultueux et mon âme excessive »). Ce n'est pas en vain qu'elle mit, en épigraphe, dans les « Forces Eternelles », l'aveu d'Eschyle : — « J'ai voulu dire tout à qui m'entend ». Elle a tout dit, péle-mêle, dans ses poèmes : la grandeur des vivants et des morts, le sacrifice des martyrs, le dévouement à la patrie, l'isolement, l'inquiétude, et surtout inlassablement « la splendeur de l'étonnement », « cette immensité de soi-même », et la douleur, liée à cet « honneur de souffrir » qui s'exhale de nombreux poèmes en sanglots et hymnes révoltés.

Pour être complet, il faudrait d'ailleurs encore examiner ses romans, où se développe, avec lyrisme, la toute-puissance de la sensation : « Il n'y a pas d'avenir, il n'y a que le présent... toujours le présent ! » Cette présence, elle nous l'a léguée. N'a-t-elle pas prétendu se présenter, jusque dans l'avenir, comme une femme vivante et jalousement, farouchement, avide d'amour ? Nous redirons donc pour être certain de nous trouver en communion avec le subtil, charmant, grisant souvenir d'Anna de Brancovan, Comtesse de Noailles, et Muse des Jardins, ces vers de « l'Ombre des Jours » :

*Pour qu'un jeune homme alors, lisant ce que j'écris,
Sentant par moi son cœur ému, troublé, surpris,
Ayant tout oublié des épouses réelles,
M'accueille dans son âme et me préfère à elles...*

« Oui, en combien d'âmes revit celle qui, pressant des « ombres vaines », a pu recréer, pour l'éternité poétique, le rayonnant amour des choses — et de la Vie !

Pierre Descaves

*de sentiments nobles et aérés
faite avec force et délicatesse
infinie, méritant ainsi d'être
le fils chéri de la justice, révérence
et sage d'allas.*

Comtesse de Noailles

BILAN D'UN HÉRITAGE SPIRITUEL

LE MIRACLE GREC

Faut-il parler encore du « miracle grec » ? Le terme risque d'effaroucher certains « esprits forts » qui, le jugeant compromettant pour la science, s'inquiètent à l'idée qu'un phénomène historique, comme la civilisation grecque, aurait pu apparaître un jour dans le monde irrationnellement et sans aucune cause d'ordre naturel. Que ces esprits pourtant se rassurent : la science — ou plutôt les sciences : linguistique, ethnologie, archéologie — expliquent aujourd'hui, et avec une précision qui se fait de jour en jour plus exacte, la naissance de cette civilisation, qui fut en réalité surtout un épanouissement intellectuel, esthétique et moral, obscurément mais longuement préparé, et qui n'a de miraculeux — c'est-à-dire de surprenant, d'inattendu — que sa pleine et brève maturité, son influence décisive et durable sur l'évolution de l'humanité. Parlons donc plutôt d'un **héritage spirituel**; nous n'importunerons que ceux qui, par politique, travaillent actuellement à amenuiser cet héritage, et dont les programmes, sous prétexte d'un « reclassement des valeurs réelles », visent à assurer la primauté d'une culture technique et pratique sur la culture générale et désintéressée de l'esprit.

Aussi bien quelques ouvrages plus ou moins récents viennent-ils d'attirer fort opportunément l'attention sur la richesse de cet héritage, dont ils ont dressé l'inventaire exact et montré la puissance de rayonnement. Aucun de ces ouvrages ne se présente comme une histoire proprement dite de la Grèce antique; aucun n'est une œuvre d'érudition. Ils supposent connue la succession détaillée des événements historiques (sur lesquels d'autres bons ouvrages ont d'ailleurs fait le point), mais par là même ils évitent de rebuter, par un entassement ou un éparpillement de faits, le grand public auquel ils sont en définitive destinés. Ce sont des œuvres de synthèse qui toutes veulent mettre en lumière sous des éclairages différents le caractère unique du patrimoine que la Grèce a légué au monde, ce patrimoine qui n'est autre chose que les notions de personne humaine et de dignité de l'homme.

La plus solide — la plus vivante aussi — de ces synthèses nous la devons à un excellent helléniste, mort l'an dernier, et dont elle constitue une sorte de testament : Jean Hatzfeld (1). Elle montre une fois de plus — ce qui n'est pas tellement paradoxal — que seuls les spécialistes éminents sont capables de s'élever au-dessus de la succession analytique et dé-

taillée des faits pour embrasser l'ensemble d'une période historique et savoir ce qui en fait l'importance dans l'évolution humaine. Je crois toutefois que le livre de Jean Hatzfeld, plus encore que par la sûreté des connaissances sur lesquelles il est bâti, touchera le lecteur par son caractère de témoignage personnel et émouvant. « Ce livre — nous dit l'auteur dans son avant-propos — a été écrit pendant la guerre de 1939-1945; quelques-unes de ses pages ont même été rédigées au camp de Nexon, où le gouvernement de Vichy avait cru devoir interner l'auteur. Et comme il est naturel, ce qui nous plaît de voir réalisé au cours de deux siècles d'une histoire sans pareille ce sont certains biens spirituels — le libre développement de la personne humaine et de sa pensée — dont nous savons maintenant qu'on peut être privé. » Ce témoignage reste, d'un bout à l'autre, d'une lucidité et d'une sérénité intellectuelles parfaites, strictement respectueux de l'histoire et très mesuré dans les rapprochements — toujours dangereux — qu'il esquisse entre le passé et le présent, soucieux de marquer là où c'est nécessaire réserves et nuances. Le livre de Jean Hatzfeld qui traite d'une des grandes crises de l'histoire nous propose dans l'héritage de la Grèce, dont il ne méconnaît ni les erreurs, ni les échecs, ni les lacunes, un « objet de méditations utiles et une féconde leçon ».

* * *

Que devons-nous à la Grèce ? C'est encore cette même question que se pose M. Gonzague de Reynold dans les volumes II et III de sa « Formation de l'Europe » (2). Nous lui devons, répond-il nettement, la préfiguration de l'Europe, la première forme de civilisation que l'on puisse appeler **européenne**; et cette réponse rejoint au fond celle de Jean Hatzfeld, puisque c'est en organisant la vie humaine, la pensée, l'art et la vie de la cité à la mesure et en fonction de l'homme que la civilisation grecque a réalisé cette « Europe avant l'Europe ». Aussi bien Hatzfeld reconnaît-il, au terme de son étude, que la Grèce avait été l'éducatrice du monde méditerranéen et du nôtre, de même que l'Europe occidentale fut l'élément civilisateur du reste de l'humanité. Un panorama historique, — bien documenté, de lecture agréable, mais qu'on voudrait parfois un peu plus concis, — justifie la thèse de l'auteur. M. Gonzague de Reynold montre la préparation, la naissance, le développement de cette première ébauche de l'Europe, mettant immédiatement en lumière les deux problèmes fondamentaux

(1) Jean Hatzfeld, *La Grèce et son héritage*. (Aubier, Editions Montaigne; dans la collection « Les grandes crises de l'histoire »).

(2) Gonzague de Reynold, *La Formation de l'Europe*; tome II, *Le Monde grec et sa pensée*; tome III, *L'hellénisme et le génie européen*. (Fribourg, Egloff).

que pose l'histoire de la Grèce antique : ses rapports avec l'Asie, et l'assimilation de l'hellénisme par l'Europe. « Le monde grec et sa pensée » (tome II de « La formation de l'Europe ») est un tableau des valeurs qui constituent l'hellénisme, de ces valeurs créées, défendues et — en dépit de certains échecs — transmises à l'humanité. La Grèce a réalisé une forme particulière — et parfaite en soi — de la vie publique : la cité; et si l'expérience spartiate, « prétotalitaire », a échoué pour n'avoir pu maintenir l'austérité de sa vie et l'esprit communautaire de sa société, Athènes a connu une démocratie cultivée et modérée qui fut une réussite, courte mais brillante; une fois dépassé le régime périmé de la cité, certains Grecs ont entrevu que l'union dans une confédération générale et permanente était l'organisation de l'avenir : cette union s'est révélée impossible, mais l'idée était née. Par un effort purement humain, la religion grecque a dégagé les principes spirituels de notre vie et a conduit l'homme au seuil du surnaturel; toutefois, inhérente à la cité, elle a été entraînée dans la décadence de cette cité. Les philosophes enfin ont tenté pour la première fois une organisation méthodique et rationnelle de la pensée humaine. Toutes ces valeurs sociales, spirituelles et intellectuelles, la Grèce les a défendues avec acharnement à plusieurs reprises, et notamment au plus beau moment de son histoire, pendant les guerres médiques, à Marathon, aux Thermopyles, à Salamine, — consciente que la lutte opposait alors deux mondes que « la politique, la civilisation, l'esprit séparaient plus encore que la géographie » : conviction qui est la source du sentiment européen. Politiquement trop faible, la Grèce ne put soutenir à elle seule le poids de cette civilisation « qui tendait à l'universel »; mais la fin de la Grèce classique ne marque nullement la disparition de l'hellénisme, dont le tome suivant de l'ouvrage étudie l'assimilation par l'Europe. C'est là que le propos de M. Gonzague de Reynold vient compléter celui de Jean Jatzfeld, qui nous avait montré seulement les possibilités dont était riche la civilisation grecque antique; il s'agit maintenant d'analyser les états successifs par lesquels est passé l'hellénisme après la chute de la Grèce. Et d'abord l'état hellénistique, avec Alexandre, dont les victoires étendent les limites du monde grec, — l'état romain, qui nous montre pour la première fois l'hellénisme s'introduisant chez un peuple occidental, — l'état chrétien, qui renouvelle l'hellénisme en transformant son âme et en achevant de l'universaliser, — l'état byzantin, qui, surtout sous l'influence des études et de la langue grecques, prépare l'humanisme de l'Europe. Ainsi l'héritage hellénique a été conservé, sauvé; désormais il se présente à nous sous son état européen : « La jonction entre l'humanisme byzantin et le génie occidental s'opérera en Italie, au quinzième siècle. » Il reste alors à M. Gonzague de Reynold à étudier la pénétration de l'hel-

lénisme dans l'Europe moderne, et cette étude est conduite avec beaucoup d'érudition, de finesse et de vie.

* * *

Pour faire sentir la réalité de cet héritage spirituel de la Grèce antique, il est une autre méthode, celle qu'ont adoptée MM. E.-J. Chevalier et R. Bady, professeurs à l'université de Fribourg, en présentant dans leur « Ame grecque » (3) les pages les plus caractéristiques de la littérature grecque, celles qui nous révèlent le mieux les attitudes prises par les Grecs anciens « en face des grands événements de la vie » et, par conséquent, ce qu'il y a de largement humain et d'universel dans leur civilisation. « Nous ne voulons rien enseigner — nous disent les auteurs — mais seulement évoquer une image, une des plus belles que l'homme ait données de lui-même, une image immortelle dans laquelle beaucoup peut-être souhaiteraient reconnaître quelques uns de leurs traits. » Mais n'est-ce pas là, en fait, le plus vivant et le plus humain des enseignements que celui qui nous fait voir dans l'âme grecque le miroir de l'âme universelle ? Citons encore quelques lignes qui définissent exactement le propos des auteurs de cette anthologie : « Participent de l'âme grecque tous ceux qui s'accordent sur une même civilisation jugée supérieure, quelles que soient les différences de races ou de milieux. Comme la civilisation est entièrement transmissible, l'âme grecque s'offre à tous comme un idéal, ou tout au moins comme une partie de leur idéal de vie. Elle peut leur servir de trait d'union. La grandeur de la Grèce est dans l'esprit, non dans l'espace et la durée. » Les textes, fort bien choisis, nous restituent par un groupement intelligent le climat psychologique dans lequel sont nées les grandes œuvres que nous a transmises la Grèce ancienne en ramenant presque toutes les manifestations de l'âme grecque au triomphe du logos, c'est-à-dire en somme à l'efficacité de la raison qui fut en politique source de liberté, s'épanouit en beauté dans l'art, où elle fortifia la spontanéité créatrice, s'empara des choses pour les rendre intelligibles, introduisit la sagesse dans l'exercice de la pensée et purifia la religion primitive en la spiritualisant. C'est cette expérience, ce témoignage « survivant à toutes les blessures et même à celles du temps » qui constituent le véritable héritage de la Grèce; et après avoir lu ou relu telle ou telle de ces pages si lumineuses et si pures, on ne peut que formuler avec les auteurs « le vœu tout frémissant d'espoir que guérisse bientôt cette terre blessée où, récemment encore, l'âme grecque jeta de fulgurants éclats ».

Etienne Lapalus,

Professeur à l'Université de Dijon.

(3) E.-J. Chevalier et R. Bady, *L'Ame grecque. Pages de la littérature antique.* (Editions Marguerat).

LA VIE ARTISTIQUE

LES INDEPENDANTS

Un article inédit de RAYMOND COGNAT

L'annuel « Salon des Indépendants » vient d'ouvrir ses portes, ramenant une fois de plus le public devant les réalisations les plus diverses, voire les plus contradictoires de l'Art contemporain. Mais, désormais, depuis que les audaces les plus extrêmes ont acquis droit de cité et ne provoquent plus aucun scandale, le Salon des Indépendants paraît bien sage, et s'il contient encore les promesses de jeunes artistes, si sur ses murs s'essaient les vedettes de l'avenir, il ne suscite plus les mêmes polémiques que jadis. Cependant cette totale liberté qui est sa raison d'être (c'est un Salon sans jury et chacun y expose ce qu'il veut) continue à lui conserver un caractère bien particulier, puisque toutes les tendances y sont représentées, depuis les hardiesses les plus neuves jusqu'aux compositions les plus sages, sans oublier la section toujours abondamment fournie des peintres naïfs.

Si de nombreux aînés restent fidèles à la Maison qui facilite leurs débuts, les jeunes semblent, cette année surtout, avoir un peu négligé de participer à cette manifestation. La raison en est que probablement ils ont la possibilité de se montrer dans d'autres occasions, notamment au Salon des « Surindépendants » et à celui des « Réalités Nouvelles » tous deux largement ouverts au surréalisme et à l'art abstrait. En outre, plusieurs importantes galeries privées leur sont réservées et leur permettent de présenter leurs œuvres de façon plus favorable et moins réduite que dans un Salon. Mais l'intérêt du Salon est justement qu'il rend possible des confrontations et donne aux opinions une base réelle. Il est certain, par exemple, que les salles où dominent les peintres restés fidèles aux formules académiques dégagent une impression d'ennui. C'est qu'il s'agit bien de formules mortes qui ne correspondent plus à rien, non seulement pour la plupart des artistes, mais surtout pour le public, devenu avide de sensations plus complexes, mieux préparées aux recherches et aux audaces, car le public dans son ensemble commence à admettre l'idée que le sujet importe moins que la façon dont il est traité. Certes cette conception appelle une assez longue adaptation, une manière d'initiation différente des notions qu'on peut avoir instinctivement de la peinture. Aussi est-ce naturel de voir les peintres populaires ne pas partager ce point de vue et, au contraire, attacher une importance extrême, excessive même, au sujet. Sur ce point les académiques et leurs savantes techniques rejoignent les naïfs et leurs connaissances élémentaires.

Le contraste est nécessairement grand avec les

autres artistes, avec ceux qui animent l'art contemporain dans son incessant renouvellement. Mais là encore les moyens d'expression sont fort variés, autant que le peuvent être les sujets traités, autant que le peuvent être les caractères des artistes : c'est-à-dire qu'ils vont du paysage le plus scrupuleusement regardé, à la construction de l'esprit la plus hermétique, de l'harmonie la plus sereine à l'éclatement le plus passionné.

L'Art est devenu une manière de confession où l'on demande à l'artiste plus d'exprimer ce qu'il est que de montrer un paysage ou une nature-morte dont l'intérêt peut être très accessoire. L'intérêt est de découvrir l'homme derrière son œuvre; c'est donc son individualité qui nous retient et cela seul justifie le Salon des Indépendants où chacun a le droit d'être ce qu'il est, sans se soumettre ou rendre des comptes à qui que ce soit. Il eut été impossible de concevoir un rassemblement de cet ordre, et dans cet état d'esprit, il y a quelques siècles.

Comme s'ils voulaient souligner la signification actuelle de leur programme, les organisateurs ont réuni, cette année, toute une documentation sur le premier Salon sans jury qui eut lieu, il y a exactement cent ans, en cette année révolutionnaire de 1848 dont on fête actuellement l'anniversaire. Il s'agit, dans cette commémoration, moins de l'événement que d'une façon de penser dont nous savons bien l'importance qu'elle a aujourd'hui dans notre comportement social et privé.

Un siècle d'art de plus en plus indépendant a abouti à cette extrême diversité qui peut donner parfois l'apparence de la confusion, mais est, en fait, le témoignage d'une infinie richesse, d'une enquête ininterrompue sur les multiples possibilités de l'art, enquête dont on ne saura vraiment les résultats que lorsque, dans le futur, d'autres artistes, partant de ces expériences, auront accompli un nouveau cycle de constructions, inventé un nouveau visage classique répondant aux aspirations des hommes et de leur temps.

Ainsi, même avec ses insuffisances, ses milliers d'œuvres secondaires, le Salon des Indépendants joue un rôle indispensable, réservoir de talents et d'idées pour l'avenir, et il faut le juger moins sur la qualité de ce qu'il montre chaque année que sur le total de son effort, sur le magnifique palmarès dont il peut s'enorgueillir depuis sa création, et qui permet de retrouver dans la liste de ses exposants tous les plus grands noms de l'art contemporain.

Raymond Cognat

SUZANNE VALADON

Un article inédit de **RAYMOND COGNAT**

Chacun des grands mouvements esthétiques formant l'histoire de l'art français depuis la fin du XVIII^e siècle a connu, à côté des génies qui les illustrent, l'œuvre de quelques femmes; celles-ci apportent un élément plus sensible, une note différente, mais toujours d'une parfaite compréhension. Vigée Lebrun, au XVIII^e siècle, n'est pas une exception; elle trouve sa réplique dans la présence de Berthe Morisot ou de Mary Casatt, au milieu des impressionnistes; l'austérité du cubisme se pare des grâces fragiles de Marie Laurencin; le fauvisme adopte Jacqueline Marval. Suzanne Valadon appartient à cette belle tradition mais son art est un peu différent.

Elle se rattache directement, par les influences qu'elle a subies et par le style qu'elle a adopté, à l'esthétique mise en valeur par l'art de Gauguin. Mais alors que dans tous les autres cas, l'apport féminin se distingue par l'expression d'une sensibilité plus attendrie, quelque chose de plus gracieux qui transfigure la rigueur des théories, l'art de Suzanne Valadon est au contraire l'affirmation d'un tempérament de peintre authentique et qui pourrait être d'un homme et non d'une femme.

Il importe à ce propos de se rappeler quels furent les maîtres de Suzanne Valadon. Certes, elle servit de modèle à Renoir, et ce n'est pas lui qui lui eut fait perdre le sentiment de la féminité; mais c'est Degas qui, découvrant un jour un dessin de son modèle, lui dit tout l'intérêt qu'il y trouvait et l'encouragea à travailler. Il lui donna des conseils, dont il est permis de penser, sans risque d'erreur, qu'ils furent peut-être bienveillants, mais certainement sans indulgence; Degas était trop intranquille sur ces questions, pour s'abaisser à des complaisances et ne pas dire ce qu'il pensait, ne pas souligner honnêtement les qualités et les défauts de celle qui fut ainsi une de ses meilleures élèves. C'est donc à Degas qu'elle doit cette netteté et cette vigueur du dessin, grâce auxquelles elle put traverser les moments les plus passionnés de la recherche esthétique, sans se laisser entraîner par le goût des déformations faciles, sans s'écarter d'un contact étroit avec la nature, sans se départir d'une austérité où son tempérament se trouva exalté par la contrainte qu'elle acceptait. Si l'on rattache Suzanne Valadon à l'esthétique de Gauguin, c'est que, comme lui, elle a adopté le cerne autour des objets, afin d'isoler chaque masse et de réagir contre la dispersion des formes à laquelle avait abouti l'impressionnisme; c'est que, comme lui, sans négliger les nécessités de la perspective, sans oublier que l'es-

pace a trois dimensions et qu'il importe de le suggérer sur le tableau, elle conserve cependant à celui-ci une unité murale qui laisse à chaque élément sa valeur, tout en l'accordant dans un ensemble où tout à la même densité et ne se permet pas de « trouver le mur ».

Peut-on parler de l'influence des fauves parce que Valadon a le goût des couleurs vives et des oppositions franches? Ce serait une vue un peu sommaire car, à l'encontre des fauves, elle accepte des modulations extrêmement subtiles, une variation de la tonalité bien plus proche de Degas ou de Toulouse-Lautrec, au moins dans l'esprit sinon dans la gamme des couleurs. Comme chez ceux-ci son art est aux limites d'un réalisme qui n'est pas loin d'être mysogine, qui ne va pas jusqu'à la caricature, car il se refuse les excès et la méchanceté de l'expression, mais qui cependant n'est pas indulgent. Le monde pour elle n'est pas transposé dans une rêverie trop séduisante, elle ignore le charme et les grâces artificielles, mais elle ne se laisse pas plus attendrir par la pitié ou par la révolte, car elle se refuse tout ce qui est déclamatoire, comme se le refusaient ses maîtres.

Ceux qui sont gênés par l'austérité de cette vision, ceux qui hésitent à admirer les nus et les portraits où son manque d'indulgence est trop apparent, ne peuvent éprouver nulle réticence devant ses fleurs ou ses natures mortes, car là aucun élément extérieur n'empêche de juger ses hauts mérites de peintre. On y voit à la fois combien elle est dominée par sa passion de la peinture, et combien elle sait à son tour dominer son propre instinct pour lui imposer une discipline consciente, une harmonie qui n'est jamais préconçue, mais qui n'est pas non plus uniquement soumise à l'inspiration du moment, à la sensation instantanée.

Suzanne Valadon constitue donc, dans la peinture contemporaine, quelque chose de très particulier: elle peut certes se rattacher à tous les mouvements de son époque; de toute évidence elle les a connus et observés; cependant elle sait rester indépendante, s'affirmant ainsi comme une des plus fortes personnalités de son temps.

Valadon ne partait pas de théories; en conséquence elle n'a pas cherché à se faire des adeptes. Aucune école, aucun système ne sont nés de son œuvre, et même son fils, Utrillo, sur la vocation duquel elle eut une influence indiscutable, n'a jamais peint un tableau qui marque une filiation quelconque avec elle. Simplement elle l'a aidé dans le développement de son propre génie sans lui imposer les

formes, dont elle usait elle-même. Si affirmée que soit sa personnalité, si reconnaissables que soient ses tableaux, ils ne sont pas conçus selon une formule, mais seulement grâce à une technique qu'elle possédait parfaitement, et pour exprimer son seul tempérament.

L'Exposition réalisée fort à propos, au Musée d'Art Moderne, montre bien la permanence de cette puissante personnalité qui, très tôt, a prouvé une grande maîtrise et n'a guère varié d'intensité à tra-

vers les évolutions que l'on peut discerner. Il est vraisemblable de penser que l'art de Suzanne Valadon restera non pas comme un témoignage de son temps et des idéologies qui s'opposèrent alors, mais plutôt comme la preuve qu'en dehors des écoles, il y eut toujours place pour les natures exceptionnelles, quelles que soient les disciplines artificielles imposées par les modes provisoires.

Raymond Cogniat

LA VIE MUSICALE

GEORGES HÜE

Un article inédit de RENÉ DUMESNIL

Le musicien qui s'est éteint le 7 Juin à Paris, dans l'appartement de la rue de Rivoli, face au jardin des Tuileries, où il habitait depuis de longues années, survivait à la première génération des fervents wagnériens, pèlerins de Bayreuth dans le dernier quart du siècle précédent, qui surent défendre et finalement imposer le maître saxon, amener petit à petit le public français à le comprendre et à l'aimer.

Georges Hüe était né à Versailles le 6 Mai 1858. Dès son jeune âge, il montra le goût le plus vif pour la musique, entra au Conservatoire de Paris où régnait alors Ambroise Thomas, obtint des prix dans les classes d'harmonie, puis de contrepoint, concourut pour le prix de Rome après avoir suivi l'enseignement de Reber et de Paladilhe, et remporta le premier grand prix en 1879. Deux ans plus tard, son ouvrage en deux actes, « Les Pantins », obtenait le Prix Cressent et était représenté à l'Opéra-Comique, puis, en 1886, une nouvelle récompense, le Prix de la Ville de Paris, était attribuée à une légende dramatique, « Rubezahl », que les Concerts Colonne firent connaître aussitôt. Georges Hüe, tout en laissant voir l'influence wagnérienne, y révélait une personnalité qui allait s'affirmer davantage par la suite.

Son tempérament inclinait Georges Hüe vers le théâtre, et c'est en effet comme musicien lyrique qu'il fit carrière sans négliger le concert pour autant. En 1891, « Résurrection », (épisode sacré) pour soprano solo, chœurs et orchestre, est donné en première audition aux Concerts Lamoureux qui, en 1897, ont pareillement la primeur d'agrables « Scènes de ballet ». L'Opéra accueille « Le Roi de Paris », en 1901, trois actes sur un livret de Henry Bouchut qui obtiennent un succès honorable. Deux ans plus tard, à l'Opéra-Comique, Georges Hüe de-

vait, avec « Titania », connaître une fortune plus heureuse. Une interprétation de choix, qui réunissait Mmes Jeanne Raunay, Marguerite Carré et de Craponne, MM. Maréchal, Allard, Delvoye, comme artistes du chant, et Mlle Jeanne Chasles à la tête du ballet, faisait acclamer l'ouvrage et son auteur au soir de la première. La critique y relevait bien encore l'emploi de formules wagnériennes, mais, unanimement, elle louait l'invention mélodique et la qualité rare d'une instrumentation étincelante.

Ce furent les mêmes mérites que l'on reconnut au « Miracle », dont la première fut donnée le 27 Décembre 1910, à l'Opéra, et plus encore dans un drame lyrique en trois actes dont Maurice Lena avait tiré le livret du roman de Blasco Ibanez, « Dans l'ombre de la Cathédrale ». L'Espagne mystique et passionnée y était évoquée puissamment en des scènes mettant aux prises deux idéaux, l'un tout imprégné de catholicisme, l'autre des doctrines socialistes. Le modernisme du sujet semblait, au premier abord, peu propre à inspirer un musicien. Georges Hüe y montrait une sobriété nerveuse, pathétique, sans recherche des effets, et ce don de la couleur affirmé déjà dans ses précédents ouvrages, mais porté ici à son plein épanouissement. Le succès fut vif. Il s'est constamment renouvelé chaque fois que l'on a repris « Dans l'Ombre de la Cathédrale ».

En 1924, l'Opéra montait « Siang-Sing », ballet en deux actes, sur un livret de M. Jobbé-Duval. L'aimable chinoiserie tint l'affiche durant soixante-treize représentations, et fut reprise plusieurs fois avec le même succès. La musique en est fort dansante, ce qui, pour une œuvre chorégraphique, n'est point un mérite négligeable; mais elle est en outre pleine de trouvailles charmantes, et l'orientalisme de paravent qu'elle exprime est d'une originalité fort plaisante.

« Riquet à la Houppe », comédie musicale en trois actes et un prologue, a été écrit sur un livret de Raoul Gastambide, lui-même tiré du conte de Perrault. L'imagination du librettiste s'est, à vrai dire, donné libre carrière et a brodé plus qu'on n'eût souhaité sur la trame offerte par le délicieux conteur. Mais si son texte n'échappe pas aux critiques, la partition de Georges Hüe a montré un plus juste sentiment de ce qui convenait à une féerie poétique. Ses thèmes caractérisent nettement les personnages, et la façon dont il les combine au cours de l'action révèle une adresse extrême. Il y a un passage délicieux au troisième acte, et c'est la scène nocturne dans le parc. Peu de musiciens ont été capables de traduire avec une aussi sûre délicatesse tout ce que suggère — au-delà d'un livret en somme assez médiocre — le souvenir d'un chef-d'œuvre qui est dans toutes les mémoires. On remarqua beaucoup aussi la ferme écriture des chœurs populaires, traités dans la manière de l'ancien Opéra, mais par un musicien que sa connaissance de toutes les ressources

du métier n'empêche point d'être de son temps.

Entre temps, Georges Hüe avait donné aux grandes associations symphoniques divers ouvrages : « Jeunesse », « Edith au col de Cygne », poème lyrique, une « Symphonie », une « Fantaisie pour violon et orchestre », une « Fantaisie pour flûte », écrite sous une forme primitive avec accompagnement de piano pour le concours du Conservatoire de 1913, et qui est souvent jouée par les virtuoses, des chœurs, des mélodies. Dans tous ces ouvrages, Georges Hüe sut utiliser avec discrétion les récentes conquêtes harmoniques sans rompre avec la tradition. En 1922, l'Académie des Beaux-Arts l'avait appelé à siéger au fauteuil de Camille Saint-Saëns. Parvenu à l'extrémité de l'âge, Georges Hüe montrait encore, jusqu'à ces derniers mois où la maladie le tint confiné dans son appartement, une activité que de plus jeunes lui enviaient. Il laisse le souvenir d'un homme aimable, et que le succès n'avait point grisé.

René Dumesnil

Un Essai de Georges Buraud

“ LES MASQUES ”

obtient le prix des Critiques

un article inédit de JEAN - LOUIS BRUCH

En couronnant « la Peste » de M. Albert Camus, le jury du Prix des Critiques avait l'an dernier consacré la gloire d'un romancier et essayiste, jeune encore, mais déjà reconnu depuis quelques années comme l'un des premiers écrivains de sa génération. Cette année le prix a été décerné à M. Georges Buraud, sensiblement plus âgé qu'Albert Camus, mais encore inconnu comme écrivain puisque l'essai sur « Les Masques » (1) qu'il présente est son premier livre.

Cet essai, qui mérite de figurer au premier rang des œuvres littéraires et philosophiques (je mets à part les recherches purement historiques ou sociologiques) inspirées par ce thème si riche, contient à la fois une analyse du rôle et du sens des masques dans les principales sociétés où ils apparaissent, et toute une philosophie de la vie et de la conscience en fonction du masque. L'étude de M. Buraud, qui emprunte sa documentation à la sociologie et à l'histoire, aboutit ainsi à une psychologie, à une esthétique et même à une métaphysique du masque.

« Le masque, écrit M. Buraud à la première page de son essai, c'est l'apparence d'une figure posée sur un corps auquel elle ne semble pas apparté-

nir naturellement, et qui, pourtant, est née de lui et en exprime d'une façon détournée le mystère ». Le masque s'oppose tout naturellement au visage par sa fixité, sa symétrie, ses yeux vides, derrière lesquels le plus souvent les yeux de l'être masqué se dérobent à nous; le masque confère au regard absent une intensité mystérieuse. Le sphinx — le premier des masques — « n'est plus que tension, immobilité frémissante de l'âme qui est devenue regard ». Le regard vide du Sphinx, « porte ouverte sur l'absolu », s'enfonce dans l'énigme du monde.

La fixité du masque, qui nous impose un visage inhumain, doit s'associer, pour prendre tout son sens, à la mobilité de l'être masqué. La métamorphose de l'homme masqué s'impose au spectateur, comme au sujet lui-même, par la vertu magique du rythme. Le masque nègre est toujours présenté comme un élément d'une manifestation collective, une danse rituelle qui permet à l'être de participer « aux énergies immortelles du monde ». Bien plus, le masque lui-même, comme le remarque M. Buraud, est déjà, en dépit de sa fixité, une sorte de « danse, fixée et stylisée, des éléments de la nature ».

Absence et intensité du regard, fixité et rythme : pour comprendre la philosophie du masque, il faut accepter ses contradictions. L'étude particuliè-

(1) *Les Masques, Essai*, Editions du Seuil, Paris, Collection "Pierres Vives".

re des masques de chaque civilisation confirme en la diversifiant l'ambiguïté fondamentale de cet objet qui cache et révèle à la fois le visage humain. C'est ainsi que le masque des momies égyptiennes — portrait du mort et empreintes de son double idéal — « se tient entre la vérité et le mensonge ».

Tout autre est le masque de la tragédie grecque. A la sérénité du masque mortuaire égyptien, s'oppose une face hallucinante qui, en même temps qu'elle amplifie la voix de l'acteur, donne au spectateur, par son expression d'horreur pétrifiée, le sentiment de la Fatalité, base de toute la tragédie antique. Or, par une singulière contradiction, ce masque, qui semble seulement éterniser une grimace révèle l'âme du personnage et extériorise son être le plus profond : « Un masque, remarque justement M. Buraud c'est ordinairement une grimace qui agit et persuade. Derrière elle se cache la conscience qui veille et règle souverainement le Jeu. Ici au contraire, l'acteur, le pantin de la fatalité, est au dedans. L'être profond est au dehors; le masque est le visage de la conscience qui plane sur le caractère moral particulier du personnage et sur le jeu des événements, et qui contemple avec effroi la volonté des Dieux ».

Le masque grec n'exprime qu'un des aspects de la civilisation hellénique. La sérénité des visages de la statuaire grecque s'oppose aux faces tragiques ou hilares du théâtre. L'idéalisme humaniste de la statuaire joue un plus grand rôle à Athènes que le masque d'effroi de la Fatalité. Ce qui précisément oppose au masque hellénique le masque africain, c'est que ce dernier exprime toutes les aspirations fondamentales du nègre, et qu'il s'incorpore à tous leurs rites et manifestations collectives. De plus, alors que le masque grec, instrument de théâtre, est conçu pour être regardé, le masque africain, qu'il soit celui de la Peur, ou de l'esprit, est conçu d'abord pour être porté : son rôle primordial est de permettre à l'être masqué de participer aux puissances démoniaques ou divines qu'il symbolise. Le spectateur sympathise avec l'acteur au lieu de le regarder comme un comédien. La danse masquée n'est plus un jeu ni un spectacle, mais le moyen de par-

ticiper à la vie universelle.

Aux antipodes de la civilisation africaine, la civilisation moderne occidentale semble ne plus admettre le masque que comme une survivance, populaire dans les carnivals, mondaine dans les bals masqués. Qu'il ait la forme d'un jouet d'enfant ou d'un léger loup de satin, le masque semble désormais dénué de toute portée spirituelle. Mais le masque répond à une exigence psychologique permanente de la nature humaine. M. Buraud, en une analyse subtile, remarque que si le masque matériel a perdu de son importance au point de presque disparaître de notre société moderne, le visage humain « dont la subtilité et la souplesse sans égales sont tendues et modelées par la ruse et le mensonge », est devenu lui-même un masque. La complication des rapports mondains et sociaux a multiplié les masques de la comédie humaine.

Le masque invisible de l'homme moderne ne prend pas seulement la forme du mensonge : l'action impose l'organisation volontaire d'un ensemble expressif et l'on sait que, dans les minutes décisives où un choix intervient, le visage prend une intensité qui le fixe pour un instant en un masque. Au masque social fait de conventions et souvent de mensonge, il faut donc ajouter le masque volontaire de la sincérité.

C'est peut-être là que dévie l'analyse de M. Buraud. Car le masque doit noter un double; il lui faut un original, le visage. Si tout en l'homme est masque, la notion même du masque perd sa consistance. En certaines pages M. Buraud semble réduire la personnalité à une collection de masques. Dans un chapitre d'inspiration chrétienne sur la mort, il évoque le masque de la mort qui spiritualise le visage à la manière des masques mortuaires égyptiens : s'il est exact que l'être véritable et idéal de l'individu apparaisse gravé sur le visage dans les quelques heures qui séparent la mort de la décomposition, peut-on encore parler de masque ? Au terme du livre le masque semble envahir toute la conscience, alors qu'il n'a de sens que si, derrière lui, on peut découvrir un visage et une âme.

Jean-Louis Bruch

CHRONIQUE DU CINEMA

MANON 1948

Un article inédit de Jean QUEVAL

Sur le plateau, il y a Michel Auclair, qu'on a vu déjà dans « l'Eternel Retour » et dans les « Maudits ». L'autre comédien m'est inconnu. En effet, c'est un nouveau venu : un ancien champion de France de boxe, du nom de Jean Despeaux. Le plan

qu'ils tournent ensemble est, croirait-on, assez simple. Despeaux aperçoit Auclair, marque d'un cliquement d'œil qu'il l'a reconnu et s'avance à sa rencontre; Auclair lui dit : « Et alors ? » suivent trois coups de poings. En somme, une scène de brutalité.

qui ne met en jeu que des réflexes sommaires. Mais rien, dans une œuvre accomplie, ne doit être laissé au hasard. En fait, la scène a été répétée douze fois sous mes yeux. Le regard de défi n'était pas assez appuyé, ou il l'était trop; la démarche de Despeaux, à la rencontre de son adversaire, était trop rapide, ou trop lente, ou trop balancée; Michel Auclair reculait trop tôt, ou trop tard, ou trop vite; et il fallait encore que, le second coup ayant assommé son rival, l'assaillant le relevât, pour l'achever d'un poing définitif, et mieux marquer ainsi le caractère sauvage de la vengeance. Je raconte pour deux raisons comment fut longuement réglée cette scène rapide et à laquelle le spectateur ne prêterait pas peut-être une grande attention. Parce qu'on voit par là, et comme a *contrario*, ce qui fait le principal défaut de tant de films : une interprétation lâchée, approximative ou grossie. Et parce que je crois connaître maintenant l'un des secrets de la maîtrise d'Henri-Georges Clouzot, le metteur en scène. Il a su, pendant une heure et demie, ne pas tenir quittes les comédiens, et les convaincre chaque fois de recommencer, et de recommencer de bonne volonté, et il est parvenu à les faire jouer au point de perfection. Sa recette se nomme obstination, patience compréhensive et intelligente sensibilité.

Ce qui apparaît cocasse, et assez scandaleux même dès l'abord, c'est que ce plan, qui met aux prises deux personnages de marché noir, c'est que cette bagarre dont chaque petit détail est marqué des tics du siècle, s'inscrivent dans un film intitulé « Manon Lescaut ». Pourquoi, ai-je donc naïvement demandé à Clouzot, pourquoi voulez-vous transposer ce roman au cinéma ? et pourquoi voulez-vous le transposer au XX^{ème} siècle ? Il m'a répondu qu'il aimait « Manon Lescaut » parce que c'est une histoire d'amour sans concessions, et dont, à travers l'ignominie, se dégage une morale positive. Il m'a répondu encore qu'il tenait, tout en inventant une histoire du XX^{ème} siècle, à garder le titre du roman original, pour marquer qu'il y aura, à travers la transposition, l'équivalence. Voilà bien de quoi réfléchir. Peut-être, après tout, est-il plus honnête de procéder ainsi, et si désinvolte que soit la méthode, que de prétendre à reconstituer et à illustrer une œuvre classique dans son affabulation originale et dans son décor d'époque, avec les risques immenses de trahison qu'implique pareille entreprise. Quiconque aurait voulu d'ailleurs tourner « Manon Lescaut » de façon aussi proche que possible de la création littéraire de l'abbé Prévost se fût vite aperçu que le roman, pris au pied de la lettre, est intransposable au cinéma, qui est réaliste de toute nécessité dès qu'il entend narrer une histoire où deux êtres au moins sont profondément engagés : car il

s'agit d'un roman picaresque et pittoresque, qui se situe, entre autres lieux, en Amérique. Ce pittoresque et cette Amérique peuvent servir l'imagerie de l'opérette ou de l'opéra-comique, et leur prêter des couplets; mais quel parti tirer d'eux, au cinéma, qui ne soit pas ridicule ? Et comment suivre les héros à travers leurs pérégrinations planétaires ? Ces questions sont évidemment insolubles.

— Mais, finalement, dis-je à Clouzot, que gardez-vous de « Manon Lescaut » qui puisse vous autoriser à donner le titre du roman à votre film ?

— L'esprit, et l'essentiel de la ligne dramatique.

Comme René Clair a découvert Marcelle Derrien entre deux cents postulantes, ainsi Henri-Georges Clouzot a découvert Cécile Aubry. Je ne sais pas ce que je penserai de son interprétation de Manon quand j'aurai vu le film. Je sais que les photographies qui circulent déjà font d'elle le personnage même, c'est-à-dire une jeune femme marquée de dégradante fatalité sensuelle malgré sa pureté fondamentale; je sais aussi maintenant comment Clouzot dirige les comédiens. Je n'aime pas brûler mes vaisseaux : mais il ne m'étonnerait pas que Cécile Aubry fût l'une des révélations de l'année 1948.

Ce qui m'inquiétait plus, c'était de savoir quels éléments contemporains Clouzot comptait substituer au pittoresque inventé par l'abbé Prévost. Quelles Amériques ? Sa réponse est multiple. Il y aura le marché noir, il y aura les dévastations guerrières, il y aura l'immigration sioniste clandestine. Son film sera donc un film où les décors tiendront une place, sinon plus importante, du moins plus ostensible, que dans ses œuvres précédentes, le « Corbeau » et « Quoi des Orfèvres ». Comme les précédents, ce seront des décors de Max Louy. Ils comprendront, entre autres, une église normande, des wagons, un cargo. Puis il y aura les décors naturels, qui auront une place notable dans ce film, qui sera « Manon Lescaut », et qui sera un peu l'Europe des années 1944-1946. Un film, donc, qui se déploiera à travers des séquences variées et qui fera appel aux nombreuses ressources techniques du cinéma.

Esthétiquement, la palette noire et blanche sera, semble-t-il, plus variée que dans les œuvres antérieures de cet auteur. Mais on voit pourtant en quoi « Manon Lescaut » les prolonge, et comment Clouzot marquera son nouveau film du réalisme sensible et de la morale de lucidité qui sont sa signature. Attendons de l'avoir vu. Mais retenons dès aujourd'hui la hardiesse de la tentative, et que nul n'était mieux qualifié pour l'entreprendre.

Jean Queval

Echos et Nouvelles

UN NOUVEAU PRIX LITTÉRAIRE FRANÇAIS

Un prix littéraire, qui porte le nom de Rivarol, auteur du livre sur « l'Universalité de la Langue Française » sera décerné au début de l'année prochaine, à un écrivain étranger auteur d'une œuvre en langue française.

Parmi les membres du jury se retrouvent les noms de Georges Duhamel, André Gide, Jean Schlumberger, Jules Romains.

LE PRIX DES POÈTES FRANÇAIS

C'est Alice Cluchier qui a reçu cette année le prix des poètes français. Elle est une des dernières représentantes de la poésie romantique dont l'art s'est enrichi des échos de Mallarmé et d'Anna de Noailles.

Le livre couronné s'intitule « Au rouet de l'Amour ». Dans cet ouvrage l'écrivain fait preuve d'un idéalisme sentimental et d'une exaltation rare de nos jours.

« LE PRIX DES REVUES » 1948

Pour la première fois en France un prix est décerné à une Revue Littéraire. Il ne fallut pas moins de quatre tours de scrutin pour couronner la Revue « Critique » qui se place ainsi pour le jury, devant les « Lettres » et les « Essais ».

LA VIE LITTÉRAIRE EN ALGERIE

Le Gouvernement Général vient de créer un nouveau prix de 50.000 francs destiné à récompenser l'auteur d'une œuvre littéraire ou scientifique rédigée en arabe, et traitant d'un sujet spécialement algérien.

Les deux autres grands prix algériens de littérature et artistique viennent d'être portés à 100.000 francs chacun.

Ces trois prix seront décernés tous les cinq ans.

UN FESTIVAL MOZART EN FRANCE

Sur la route de la Côte d'Azur à Aix-en-Provence, un Festival international de musique consacré aux œuvres de Mozart se déroula durant la dernière semaine du mois de Juillet.

Les différentes œuvres qui fu-

rent interprétées par les plus grands orchestres français, avec le concours de nombreux artistes étrangers, ont été exécutées dans les différents monuments et sites historiques de cette vieille cité française. C'est ainsi que la Cour de l'Archevêché, la Cathédrale, les Musées, le Cloître et différentes demeures particulières furent le cadre de ces concerts.

LE FESTIVAL DE MUSIQUE FRANÇAISE A STRASBOURG

Dans le courant du mois de juin s'est déroulé dans la capitale de l'Alsace, un festival de Musique Française qui a obtenu un très grand succès. Les diverses manifestations eurent lieu à la Cathédrale et dans la cour du Château de Rohan. Pendant toute une semaine, chaque soir, une œuvre de musique française était présentée au public depuis Lulli jusqu'à Florent Schmitt, en passant par Rameau, Couperin, Méhul, Berlioz, Faure, Frank et Ravel. Les plus grands artistes français se firent les interprètes des œuvres de ces Maîtres.

UNE EXPOSITION A L'OCCASION DU BI-CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE LOUIS DAVID

Dans le cadre du Musée de l'Orangerie une exposition a été inaugurée qui comprend les principales œuvres du peintre Jacques Louis David. Il fut le peintre officiel de la Révolution et de l'Empire, et le chef d'une école qui remit à la mode au début du siècle dernier l'antiquité romaine. Certaines de ses œuvres sont immortelles : la mort de Manet, le Serment des Horaces, le Sacre de Napoléon, Léonidas aux Thermopyles, la remise des Aigles. Ses tableaux se trouvent pour la plupart en France, à Paris et à Versailles, mais il y en a aussi en Belgique, en Italie, aux Etats-Unis.

HUIT SALLES DU MUSÉE CERAMIQUE DE SEVRES VONT ETRE OUVERTES AU PUBLIC

Le musée de Sèvres fait partie des Musées Nationaux. Durant la guerre ses collections mises à l'abri furent sauvées, mais le bâti-

ment eut des dégâts, et le matériel d'exposition fut en partie détruit. Il fallut des débris de deux ou trois vitrines pour en constituer une neuve. Le plan d'aménagement fut étudié sous l'occupation par M. Hans Haug, l'érudit conservateur des Musées de Strasbourg, expulsé d'Alsace. Lorsque M. Haug put regagner sa ville, Sèvres fut confiée à M. Fourest, son collaborateur, jeune savant, qui préside aujourd'hui aux destinées du musée sous la direction générale de M. Georges Salles.

Et le musée de Sèvres rouvre ses portes : Huit salles sont installées avec goût et avec science. Faute de matériel on montre seulement mille cinq cents pièces sur les trente mille des collections. Car il est le musée céramique le plus riche du monde. Certaines séries ne peuvent être étudiées que devant ses vitrines. Dans les salles qui vont être accessibles sont retracés, à l'aide de pièces magnifiques, d'une part, l'essor géographique de la faïence, de l'autre, l'histoire de la porcelaine en Europe.

VUES DE GRECE

L'Agence de Coopération Intellectuelle nous fait savoir qu'elle mettra sous peu en circulation un volume touristique qui aura pour titre « Vues de Grèce ». Ce volume à part des textes des meilleurs écrivains néo-grecs tels que C. Ouranis, S. Myrivilis, Elie Venezis, Cl. Paraschos, Alkis Thryllos, Tatiana Stavrou, S. Skipis, Th. Michailopoulo, I.M. Panayotopoulos, G. Soitiriou, Sophie Spanoudi, Athina Tarsouli, M. Caragatsi, Ange Procopiou, P. Paleologue, D. Bogris, A. Constantinidis, Marie Ralli, Chr. Levantis, C. Kerofylla, C.N. Constantinidis, Petros Magnis, Petros Bistis, etc. etc., comprendra des textes des écrivains et poètes, exaltant les beautés de la Grèce que le lecteur pourra admirer aussi par des superbes reproductions.

D'une présentation impeccable et de grand luxe nous sommes sûrs que cette édition obtiendra tout le succès qu'elle mérite.

Egalement « l'Agence de Collaboration Intellectuelle » de concert avec plusieurs hommes de let-

tres et artistes commencera à partir du 1er Octobre la publication d'une revue. Elle fait appel à tous les intellectuels hellènes d'Egypte pour une collaboration afin qu'un contact plus étroit se développe entre les écrivains de la Grèce et ceux se trouvant à l'étranger.

UN EMPLOYE DE TRAMWAY SUEDOIS REMPORTE UN PRIX LITTERAIRE CANADIEN

Le premier prix d'un concours littéraire organisé récemment par la Radio de Montreal a été remporté par un employé des tramways de Stockholm et fervent de la radio, Harald Nirenus.

On avait demandé aux concurrents d'envoyer une description de la localité qu'ils habitaient et M. Nirenus avait choisi de décrire la Vieille Ville de Stockholm qu'il connaît à fond.

Les juges canadiens ont été particulièrement intéressés par les nombreuses ressemblances en même temps que par certaines dissemblances qui existent entre la Vieille Ville de Stockholm et des anciens quartiers de villes du Canada, notamment à Québec.

STOCKHOLM ADMIRE LES TRESORS D'ART DES HABSBOURG

Une magnifique exposition des trésors d'art des musées de Vienne est ouverte actuellement au Musée National de Stockholm. La collection comprend un certain nombre d'œuvres de maîtres fameux qui ne sont que peu représentés dans les galeries d'art suédoises, comme Titien, Velasquez, Rubens, Van Dyck et Rembrandt, ainsi que des orfèvreries d'or et d'argent et des tapisseries ayant appartenu aux Habsbourgs. Le conservateur en chef du Musée National, le Dr. Erik Wettergren, dans une allocution prononcée lors de l'inauguration de l'exposition, a déclaré que c'était là « le plus grand événement dans l'histoire du Musée ».

L'exposition a été inaugurée le 8 mai par le Premier Ministre suédois, Tage Erlander, en présence du Prince Héritier et d'autres membres de la famille royale et de représentants du Gouvernement autrichien. Elle est la principale attraction d'une « Semaine de Vienne » organisée en faveur des actions de secours de la Suède en Autriche. Le produit net de l'ex-

position elle-même servira à la création d'une fondation ayant pour objet de développer les relations culturelles entre la Suède et l'Autriche.

LE CENTENAIRE DE LA MORT DE CHATEAUBRIAND

Chateaubriand est mort le 4 Juillet 1848. Une cérémonie a eu lieu, à la Vallée-au...-Loups, où il vécut pendant de longues années. Il y écrivit « Les Martyrs », « L'itinéraire de Paris à Jérusalem », « Le dernier Abencérage », commença les « Etudes Historiques » et les « Mémoires d'Outre-Tombe ». Cette propriété est située à quelques kilomètres de Savigny-sur-Orge, où il écrivit « Le Génie du Christianisme ».



Chateaubriand

Mais ce n'est qu'en octobre qu'aura lieu la commémoration officielle avec une cérémonie en Sorbonne et une exposition à la Bibliothèque Nationale. Un timbre-poste est déjà émis à l'effigie de Chateaubriand.

L'Hebdomadaire « Les Nouvelles Littéraires » du 1er juillet consacre sept des dix pages qu'il comporte à célébrer Chateaubriand. Edouard Herriot, Louis Martin-Chouffier et André Maurois ont collaboré à ce numéro spécial. Edouard Herriot montre qu'on a eu tort de voir en Chateaubriand un chrétien ou un monarchiste or-

thodoxe alors qu'il était en réalité un admirateur du paganisme et que s'il fut un aristocrate, moins par sa naissance que par la conscience de sa valeur, il fut aussi un esprit suffisamment clair pour comprendre l'avènement de la République et un diplomate patriote qui n'accepterait qu'une politique de l'intérêt français.

Parmi les ouvrages parus en France relatifs à Chateaubriand, citons le « Chateaubriand » de Michel Robida (Julliard), celui de Gabriel Faure (Arthaud), « Chateaubriand ou l'obsession de la pureté » par Louis Martin-Chauffier (N.R.F.), « Splendeurs et Misères de M. de Chateaubriand » d'après des documents inédits, par Maurice Levailant (Albin Michel), Chateaubriand, Mme Récamier et les Mémoires d'Outre-Tombe, par Maurice Levailant (Delagrave), « La carrière politique de Chateaubriand », par E. Beau de Loménie (Plon).

Le quatrième et dernier tome des « Mémoires d'Outre-Tombe », édition Critique intégrale et en partie inédite, avec introduction et notes de Maurice Levailant, paraîtra en septembre chez Flammarion, tandis que chez Garnier paraît une réédition de l'édition d'Edmond Siré, (6 volumes) revue et annotée par Pierre Moreau, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon. Par ailleurs, des morceaux choisis des « Mémoires » ont été édités par les éditions parisiennes Le Portulan. Garnier prépare une réédition annotée par Maurice Allem de l'œuvre de Sainte-Beuve : « Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire ».

LE PRIX DES CRITIQUES

Le prix des critiques est attribué à M. Georges Buraud.

C'est à un homme de cinéma que le jury du Prix des Critiques a discerné son prix annuel. M. Georges Buraud a pendant dix ans consacré sa vie au Cinéma en écrivant des scénarios.

L'ouvrage couronné est un essai : « Les Masques », dans lequel l'écrivain étudie le thème du masque depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, il en analyse l'emploi, mystique chez les primitifs, moyen d'expression plus puissant que le visage humain chez les modernes.

Chronique des livres

PIERRE LALO : « De Rameau à Ravel », (Albin Michel, Editeur, Paris).

Un livre vient de paraître, dont la couverture blanche est barrée de rouge par une bande qui annonce : « un beau voyage, de Rameau à Ravel, à travers les grandes époques de la musique, avec le guide le plus sûr » (1). Un guide sûr : c'est, en effet, ce que fut, ce qu'est encore — et il le demeurera — Pierre Lalo. Fils unique d'Edouard Lalo, l'auteur illustre du « Roi d'Ys », de « Namouna », de la « Symphonie espagnole », Pierre Lalo, né en 1866 et mort en 1943, a été dès son enfance mêlé étroitement à la vie musicale de notre époque. Pendant de longues années, il fut le critique du « Temps », et donna en outre de nombreux articles aux revues. Ses qualités d'esprit, sa vaste érudition dénuée de toute pédanterie, sa finesse, son indépendance, s'affirmaient en ses écrits qui lui valurent l'estime de tous, même des compositeurs qu'il égratignait parfois, mais avec assez de tact pour que les blessures d'amour propre infligées par sa plume ne s'envenimassent jamais. Il disait nettement et franchement ce qu'il pensait; mais ses jugements, fondés sur une connaissance approfondie des sujets traités, étaient aussi dédaigneux des opinions reçues que préservés de tout snobisme. C'est le recueil de ces chroniques qu'on nous offre aujourd'hui, non plus selon l'actualité, mais classées au fil de l'histoire par Gustave Samazeuilh qui les a triées pour éviter les redites, et fait précéder d'un substantiel avant-propos.

Il est parfois bien périlleux de réimprimer des articles de journaux : écrits en général au sortir d'un concert ou d'une première représentation, ils sentent trop souvent la hâte et l'improvisation. Il n'en est pas de même de ceux-ci. On est surpris de leur solidité. Des lignes qui parurent dès 1902 sur « Pelléas et Mélisande », par exemple, il n'y a pas plus à retrancher que si Lalo avait attendu le succès confirmé de l'ouvrage pour les tracer : « Il y a des professeurs d'harmonie que scandalisent les quintes et les neuvièmes de M. Debussy. Ils oublient, comme leurs pareils l'ont toujours fait, que les règles ne sont pas un but, mais un moyen; et que, lorsque l'artiste exceptionnel a en lui cette sorte de divination de l'harmonie qui fait de ses plus grandes audaces un enchantement pour l'oreille, il importe bien peu qu'il tienne compte d'une collection de recettes élémentaires. Il y a des musiciens excellents qui ne peuvent sincèrement goûter un art trop éloigné du leur. C'est leur droit. Mais je leur souhaite de ne pas en user avec trop de rigueur, et d'avoir souvenir que les musiciens furent jadis les détracteurs les plus véhéments de Richard Wagner... »

Certes tout le monde pense aujourd'hui comme Lalo. Mais il est bon de relire ces pages que je voudrais citer en entier parce qu'on y trouve des conseils encore valables aujourd'hui, et parce que le mérite du critique est d'avoir toujours dégage des contingences ce qu'il y a de permanent dans la nouveauté du moment.

Il fallait quelquefois du courage pour tant de

franchise. Le courage, Pierre Lalo en a montré en des circonstances singulièrement périlleuses. Il avait repris sa collaboration au « Temps » replié à Lyon pendant l'occupation, et il la garda jusqu'à la disparition du grand quotidien en 1943. Or, le 24 septembre 1941, il osa consacrer son feuilleton à Albérie Magnard, brûlé vif dans sa maison de Baron le 3 Septembre 1914 parce qu'il avait, cédant à l'impulsion de son patriotisme, tiré sur une patrouille de uhlans. Mais ce n'est pas tout. Cette chronique, Lalo la terminait par une justification de l'héroïque d'Albérie Magnard. Sans doute, y disait-il, il est possible de prétendre que son sacrifice était inutile, que son acte n'était point conforme aux lois établies, aux conventions de la Haye qui n'autorisent pas un homme isolé à défendre son pays contre l'invasion. Mais il est d'autres lois plus profondes et plus sacrées que celles de La Haye, bien qu'elles ne soient écrites nulle part. C'est pour obéir à ces lois éternelles qu'un Magnard agit et meurt. Pour les mêmes lois, mourut jadis Antigone, et Sophocle a célébré la gloire de son sacrifice. Créon avait interdit d'ensevelir le corps de Polynice. Toct le peuple s'était soumis, mais Antigone ne put souffrir que son frère demeurât sans sépulture, et elle l'ensevelit, « sachant qu'elle allait mourir, mais estimant qu'il serait bon de mourir pour cela ». Et il ajoutait : « Ainsi s'élève, du fond des siècles, pour justifier la mort d'un musicien de France, la voix pure et sublime d'Antigone mourante ». Car Antigone répondait à Créon : « Je n'ai pas cru que tes édits pouvaient l'emporter sur les lois non écrites des Dieux puisque tu n'es qu'un homme. Ces lois seront éternellement puissantes ».

Nous voilà loin de la musique, semble-t-il. Mais non : ce n'est pas seulement une justification de Magnard le héros, qu'on trouve dans cet article, et ce n'est pas seulement non plus une courageuse protestation contre les édits iniques du vainqueur. C'est une explication de l'art même de Magnard, c'est le sens profond de la musique de « Guercœur », de l'exceptionnelle largeur de ses thèmes qui ont, par eux-mêmes, une existence et une éloquence. Et il en est ainsi de bien d'autres pages.

D'aucuns reprocheront peut-être à Lalo son éclectisme. J'estime au contraire qu'il y a lieu de l'en louer. Il ne fut pas de ceux qui tiennent obstinément fermées les fenêtres de leur demeure d'un côté de l'horizon. De la même plume qui célébrait la nouveauté de « Pelléas et Mélisande », il a dit les mérites impérissables de Gounod, sa sensibilité sincère, sa pénétrante poésie, son accent vrai, simple et naturel. Il a réclamé pour l'auteur de « Faust » et de « Roméo », non seulement la « justice de raison, mais la justice de cœur ». Et il n'existe certainement pas d'études plus pénétrantes que la trentaine de pages consacrées à Rameau dans ce livre qui est bien, en vérité, comme l'annonce la bande, « un beau voyage à travers les grandes époques de la musique, avec le guide le plus sûr ».

René Dumesnil

A. FERRIERE :- « Transformons l'Ecole » (Editions J. Oliven, Paris).

L'acuité d'intuition de l'auteur et son amour de l'humanité dominent la conception de ce classique de la pédagogie contemporaine, dont on accueillera avec intérêt la seconde édition revue et mise à jour, par des études additionnelles traitant de la co-éducation des sexes et de la formation de l'adolescence. En fait, c'est tout le problème de l'homme (de son bonheur, de sa morale, de son intégration active au rôle qui lui est dévolu), que pose et que tente de résoudre, en un véritable acte de Foi dans les vertus de l'école nouvelle, ce livre si substantiel par les leçons que l'expérience y a accumulées, et la lumière dont le pare la voix de la raison. En posant, à la suite de Mme Montessori, des bases logiques aux aspirations de l'enfance et en répandant les formes d'enseignement diverses, par lesquelles on peut le satisfaire, le Prof. Ferrière, de Genève, a enrichi la psychologie de lois nouvelles, qui ne sont d'ailleurs pas demeurées dans le domaine de l'abstrait. Cette méditation féconde par son influence sur la rénovation de l'éducation et sur la primauté qu'il y a lieu de toujours reconnaître, dès ce stade, au rôle des valeurs spirituelles, ralliera certes d'unanimes suffrages. Au surplus, aussi haute que soit l'intention de l'auteur, elle est exprimée dans un verbe ardent qui rend bien l'écho de la générosité essentielle, qui, au delà d'une immense culture, est le trait même de son esprit.

ANDRE GEORGE :- « Pasteur » (Albin Michel, Paris).

Vénération à l'égard d'un homme de génie, déférence envers les qualités fondamentales du savant, marquent de leur inspiration la brochure où M. André George rappelle Pasteur au souvenir de ses contemporains. Sa vie y est esquissée dans ses lignes principales et définie surtout par des traits empruntés à sa propre Correspondance. Mais comme la Science fut la passion maîtresse de son existence, selon le témoignage de Pasteur lui-même, ce sont ses découvertes que M. André George s'est attaché à populariser. Ainsi la dette éternelle de l'humanité envers cette prestigieuse et modeste figure de savant français, trouve-t-elle son aliment dans ce Mémoire, où l'éloquence à l'égard du modèle est un sentiment que M. George amène à partager d'emblée.

MUSE DALBRAY ET TRISTAN SEVERE :- « Culottes courtes et philosophie » (Editions J. Oliven, Paris).

On ne voit pas très bien à quelle idée directrice ont obéi les auteurs de cet ouvrage, en consignant au cours de 310 pages, une suite de monologues, dont la philosophie est paraît-il, à la portée d'adolescents « en culottes courtes ». Heureusement, qu'en se reportant à l'habile et indulgente préface de M. Jules Romains, qui met en relief l'étendue de la curiosité des auteurs et la silhouette sympathique de parents modernes révélée par la façon dont ils comprennent leur mission, on se range sans peine à ce jugement, qui est éminemment celui d'un homme de bonne volonté.

ODETTE DU PUIGAUDEAU :- « Mon ami Rachid Guépard » (Albin Michel, Paris).

Le titre lui-même annonce la partialité avec laquelle l'auteur parlera de son Guépard. Mais sa formation scientifique qui s'est traduite, entre autres, par de vivants récits de voyages, l'amènera à observer et à parler du félin recueilli en Mauritanie, puis logé dans son appartement de Paris avant d'être offert au Zoo de Vincennes, avec une exactitude qui élargit le cercle de ses admirateurs. Cette séduction à l'égard d'une bête, plus proche de prime abord, de la panthère que du chat, trouve sa justification dans la description qu'en fait Mlle de Puigauveau, et qui a pour elle le ton d'une chaude tendresse, avec l'appoint d'une familiarité personnelle de ce que le guépard peut donner à l'homme. C'est d'ailleurs, en connaissance de cause, pourquoi elle place en épigraphe ce verset du Coran : « Les animaux sont un bienfait du ciel ».

MICHEL ROBIDA :- « Au delà du visage » (René Julliard, Paris).

A Venise, Thierry, jeune français en vacances fait la connaissance de Sybil, qui bientôt partage son amour. Des jours heureux suivent, auxquels met un terme leur commune pauvreté et, insidieusement, le mystère dont Sybil voile son passé. Atteinte de folie à la suite d'un choc douloureux subi à une époque antérieure, celle-ci sombre complètement dans le domaine de la nuit lorsqu'une crise la reprend. Accouru à son chevet, Thierry ne retrouve plus qu'une démente et l'on sent que de cette tragique aventure un homme neuf émergera dont le cœur et l'intelligence résoudront, pour le sauver, le problème du sens à donner au mal de la jeunesse. La vie seule, en effet, n'apporte pas l'équilibre. Il y faut de l'expérience, de la volonté, et un renoncement constant au rêve. C'est de ce prix que se paie la sérénité, car « la fatalité qui nous torture vient le plus souvent de nous mêmes ».

Ce roman d'un écrivain destiné au plus bel avenir, parce qu'il joint à une technique achevée du métier, le sens de l'humain et une pudeur dans l'expression qui est témoignage d'adhésion aux classiques, est ainsi émaillé de nombreuses réflexions qui clarifient un éternel tourment. Car Michel Robida s'élève du pessimisme au goût de la connaissance de soi-même et soustrait son héros à la faillite, pour l'offrir ensuite en symbole de la Somme de sagesse qu'il faut, avant d'atteindre le cycle où la recherche du bonheur n'est plus une entrave au sentiment d'exister.

RAYMOND DUMAY :- « Le raisin de maïs » (Gallimard, Paris).

Au delà de la pastorale recréé par M. Raymond Dumay, c'est la justesse du ton et la subtilité du récit qui frappent le lecteur. Car cette simple histoire du valet de ferme qui s'élève, à force d'acharnement à l'étude, à une autre condition sociale ne pouvait prêter matière à un bouquin de 250 pages. Seulement pour dire ces choses dans l'atmosphère où le sort les élabora, il fallait une âme de poète et

un sentiment de la grâce dont elle revêt les êtres et la Nature dont ils procèdent. C'est cette pureté sur laquelle rien ne déteint qui donne à ce portrait d'une adolescence paysanne un timbre discret comme l'écho d'une musique intérieure.

HEDWIGE DE CHABANNES : « La salle des pas perdus » (René Julliard, Paris).

A quelles dures et insondables réalités échappe cette femme de lettre au magnifique talent, en transposant dans des livres où la poésie a toujours le pas sur le romanesque, des créatures qui ont, semble-t-il, prises sur elle d'illustrer le mot profond d'Alain « Les intérêts transigent toujours; les passions jamais ». C'est une énigme que d'autres œuvres éclairciront peut-être, si jamais Mme de Chabannes, abandonnait pour rester exclusivement dans la vie — la salle des pas perdus — cette faculté qui la possède de garder le goût du merveilleux et de s'en servir avec des yeux avertis, pour échapper aux limites et au déclin des lois affectives imparties à l'homme. Schéhérazade qui savait tenir en haleine son maître, nuit après nuit, par des histoires qui ont captivé tant de générations, n'usait pas de ressources différentes. Mme de Chabannes a, pour elle, en plus de tant d'intuition, l'art d'harmoniser le rêve à l'observation, par la vertu d'une plume qui est exquise de sensibilité et d'adresse littéraire.

HENRI GUILLEMIN : « Lamartine en 1848 » (Presses Universitaires de France, Paris).

On retrouve dans cette œuvre nouvelle de M. Henri Guillemin les qualités de méthode et d'introspection qui font le prix de toutes ses études littéraires. Minutieusement documenté, il consacre à la vie militante de Lamartine en politique, une étude qui éclaire brillamment son rôle et sa chute au cours de la Révolution de 1848, et met en relief le patriotisme généreux et la certitude en l'homme, qui caractérisaient l'auteur des « Méditations ».

GEORGES CASTELLAN : « Histoire de l'Armée Française » (Presses Universitaires de France, Paris).

M. Georges Castellan, Agrégé de l'Université, étudie dans le dernier ouvrage de la collection « Que sais-je ? », l'« Histoire de l'Armée » en retraçant les étapes de son évolution depuis la Grèce Archaïque jusqu'à la seconde guerre mondiale. Il y explique rapidement les traits distinctifs des forces militaires de chaque pays, la tactique qui leur était familière, les armes, équipements, et objectifs des expéditions dont l'Histoire a gardé le témoignage. Il décrit également le rôle de plus en plus actif de l'Armée dans l'Orient ou la solution des conflits politiques et nationaux, et de l'immense information réunie dans ce but, on admirera la claire synthèse qui est le résultat de cet intéressant labeur critique.

A. Shual

STEFAN ZWEIG : « Le monde d'hier » (Traduction de J.P. Zimmerman-Albin Michel, Paris).

L'auteur de ces Mémoires d'une vie se propose comme un témoin de son époque. On mesurera la

valeur et l'importance de cette déposition, si l'on se souvient que ce « concitoyen de tout homme qui pense » — ainsi que se qualifiait lui-même Erasme, l'un des héros de Stefan Zweig — a parcouru toute la surface de notre planète en pèlerin passionné, qu'il a approché et connu personnellement tout ce qui compte dans le monde des lettres, des arts, des sciences et joui de l'amitié des grands hommes, qu'enfin un certain idéal auquel il s'est dévoué et qui a été celui des meilleurs de sa génération lui confère un droit particulier de juger son temps, de stigmatiser les inconscients et les scélérats qui par deux fois ont trahi les plus généreux espoirs de l'humanité. Il se trouve ainsi que dans ce livre riche et varié, bien des pages ont la dignité de l'histoire, mais d'une histoire ardemment vécue. Le style, animé par la passion, s'emporte d'un mouvement irrésistible, et l'on ne pourrait lui reprocher qu'un peu trop d'abondance. Mais Zweig n'a pas eu le temps de faire court. La carrière brusquement arrêtée de l'écrivain donne un sens particulier à cette relation d'une destinée doublement tragique, celle d'un homme qui a vu successivement échouer dans les catastrophes tout l'effort d'une existence, celle d'un voyageur ravi et bienveillant à toutes les nations jeté en fugitif traqué sur les chemins de la terre naguère parcourus avec tant de recueillement et d'amour et qui, enfin, a éprouvé qu'il perdait toute sa raison de vivre.

On aimera le tableau de sa Vienne natale avant 1914. Mais peut-être que le principal intérêt et le plus grand agrément de cet ouvrage sont les scènes et les portraits inoubliables que lui ont fourni les hasards des rencontres et des fréquentations. On voudra connaître par les jugements de Zweig les Hofsmansthal, les Herzl, Rodolphe Steiner, Rilke, Verhaeren, Rodin, Yeats, Romain Rolland, Ensor, Harden, Rathenau, James Joyce, Busoni, Richard Straus, etc. Il y a, rapportée vers la fin, une discussion éblouissante entre Wells et Bernard Shaw qui restera dans toutes les mémoires. De tels endroits, cent autres que je pourrais citer, font de ce testament littéraire de l'illustre Viennois un document inappréciable.

FREDERIC WAKEMAN : « Les marchands de courants d'air » (Traduction de M. Duhamel et J. Weil — Albin Michel, Paris).

Lee gratte-ciel de « Radio City » à New-York. La guerre touche à sa fin. Victor Norman retourne à la vie civile. Spécialiste très coté des spectacles de publicité radiophonique, on lui offre et il accepte dans l'Agence de publicité Kimberly & Maag — l'une des plus importantes des Etats Unis — la direction générale des spectacles radiophoniques de la Société du Savon « Beauty ». Le savon « Beauty » c'est Evan Llewellyn Evans « Le Vieux », la terreur de tous à l'Agence K & M. Il a « usé » ou « brisé » tous les précédents de Victor Norman à l'Agence. Victor Norman réussit du premier coup, par une trouvaille publicitaire géniale, à se concilier « Le Vieux ». Et puis son tempérament flegmatique ne se laisse pas entamer par la peur. Mais, lors d'un séjour qu'il fait à Hollywood, pour mettre au point un nouveau spectacle radiophonique, Vic Norman fait la connaissance d'une jeune femme dont le mari est soldat « quelque part dans le Pacifique ». L'atti-

rance qu'ils éprouvent l'un pour l'autre est irrésistible. Ils décident, avast que Vic ne rejoigne New York, que Kay divorcera dès le retour de son mari; pour devenir la femme de Vic. Mais Vic est maintenant vulnérable. Il lui faut conserver à tout prix « le compte Beauty », afin de pouvoir donner bientôt à Kay et à ses enfants la même existence luxueuse qu'ils ont toujours eue. Et cela dépend uniquement de la faveur du vieux Evans. La peur que distille « Le Vieux » s'infiltre en Vic, l'imprègne, l'étouffe. Et il renonce. Il renonce au compte Beauty. Il renonce à son amour. Il n'épousera pas Kay Dorrance.

Après satire de la radio publicitaire, de ses clients, de ses artistes, ce roman est aussi l'histoire de l'échec d'un grand amour.

HERVE BAZIN : « Vipère au poing » (Roman, Albin Michel, Paris).

Ce premier roman d'Hervé Bazin est aussi le premier d'une série qui s'intitule « Les Rezeau » et qui doit raconter l'écroulement d'une grande famille bourgeoise détruite par ses propres enfants.

Raconter n'est d'ailleurs pas le mot juste. C'est « confesser qu'il faut dire. Jean Rezeau est l'auteur sont si proches l'un de l'autre qu'il est malaisé de discerner le réel du fictif dans cette œuvre d'un garçon de trente ans qui, avant d'écrire, a « vécu dangereusement » et qui, dégagé de l'aventure, garde le goût violent de son passé.

Cependant Jean Rezeau ne cherche pas à justifier sa haine, mais seulement à donner le climat d'une jeunesse qui ne pouvait connaître aucun autre sentiment. Et quelle haine ! La pire de toutes, la plus anormale : la haine filiale.

C'est dans un manoir du Craonnais, cette région jusqu'ici dédaignée par la littérature, que nous trouvons les Rezeau, ces grands bourgeois dont les principes ne sont plus qu'une façade branlante, comme celle de leur « Belle Angerie ». Jean Rezeau, que nous suivons de 4 à 16 ans, n'est point un enfant martyr; il a beaucoup trop de combativité pour être de ceux qui subissent. Il n'est même pas sûr qu'il soit un enfant malheureux : la haine l'occupe comme d'autres la tendresse. L'action se développe, se tend, côtoie le drame, l'évite par hasard et se termine par « une victoire aux points » de l'enfant sur sa mère, victoire fatale d'une génération sur l'autre, mais victoire à la Pyrrhus, chèrement payée, qui marquera le vainqueur pour toute sa vie et nous promet d'après développements. N'avoue-t-il point, ce Jean Rezeau, à la dernière ligne « Merci ma mère ! Grâce à vous, je suis celui qui marche, une vipère au poing ».

THOMAS MANN : « Goethe et Tolstoï » (Traduit de l'allemand par Alexandre Vialatte — Editions Victor Attinger, Paris — Frs. 240).

Il paraît que l'homme n'est plus d'actualité. C'est du moins le bruit qu'on fait courir. S'il était vrai, quel coup pour Thomas Mann. Car, s'il est un homme qui aime l'humain, c'est ce sage des mers du Nord qui prolongea, dans les villes de la Hansé et dans les gratte-ciels de New York, le souci de Montaigne et du vieux Goethe. « Il est », comme dit Gorki de Tolstoï « au premier chef et d'une façon très générale, un homme humain ». On se rappelle

« La Montagne Magique ». Ici, c'est sur Goethe et Tolstoï que Mann promène ses compas de sage-femme, son stéthoscope, ses appareils radiographiques. Rien ne l'intéresse plus que la personnalité, rien ne nous passionne plus à sa suite. On le verra mesurer les âmes et les esprits, distinguer la race des dieux et celle des saints, analyser la noblesse de l'esprit et la noblesse de la nature, chercher l'influence de la race et démontrer le mécanisme producteur des grands génies, leur besoin autobiographique et leur besoin pédagogique, discuter des présences et du format.

On verra le vieux Goethe solennel, en robe de chambre de flanelle, disant des riens à des enfants terrorisés, et le vieux Tolstoï (en barbe blanche) sauter comme un gnôme de Disney sur l'épaule de son beau-père ! Affreux spectacle ! On croisera, dans les coulisses, Poicaré qui a gardé auprès des Allemands, depuis le Traité de Versailles, avec son bouc et sa jaquette, une réputation de père Fouettard. Car la plupart de ces considérations furent écrites en 1922. Mais quand on va au grand, rien ne date. Et Thomas Mann, qui est resté à travers le nazisme un humaniste démocrate, va toujours à l'universel. Tolstoï, d'ailleurs semble aujourd'hui servir de mesure à l'humain. En dépit de tous les faux bruits, il n'est rien de plus actuel que l'homme. Il n'est donc rien de plus actuel que Thomas Mann.

JEAN GABUS : « Iglous ». (Editions Victor Attinger, Paris — Frs. 360).

Sous ce titre évocateur le jeune explorateur Jean Gabus fait le récit de cette évasion dans une terre stérile perpétuellement plate, hallucinante comme un paysage lunaire, où les seules préoccupations des habitants de l'intérieur des terres à l'ouest de la Baie d'Hudson, sont la chasse et la lutte contre le froid. La vie des Esquimaux-Caribou, différente de celle des Esquimaux groenlandais est à un stade encore très primitif. L'auteur l'a néanmoins partagée pendant de longs mois et les scènes qu'il nous décrit sont notées sous les tentes des indigènes, et, en hiver dans leurs iglous.

L'expédition débute par des chasses aux phoques, aux baleines blanches, aux morses. En hiver, la saison des voyages, les camps esquimaux où la famine règne, sont visités les uns après les autres. Au printemps, Jean Gabus se trouve chez des Esquimaux de tous pays, grands chasseurs de caribou, ayant très peu de contacts avec les Blancs. La saison chaude revenue, les chaman, sous leurs tentes de caribou, rassemblent les chasseurs qui tous, tour à tour, dansent au tambour. Ils chantent leurs aventures de l'hiver, leurs chasses, les deuils. C'est dans ces chants, dans ces curieux poèmes de l'Arctique, que se dévoile peut-être le mieux l'âme esquimaude.

Si l'on ajoute aux multiples scènes de la vie d'hiver et d'été des esquimaux, les mille péripéties survenues au cours de cette expédition; la chasse aux caribous, les longues attentes sous l'iglou pendant les « poudreries », on n'aura qu'une impression fort résumée de la richesse des détails vivants et des renseignements techniques et ethnographiques qu'apporte ce livre abondamment illustré de photos et de cartes.

Sem

LES REVUES : « Partir à la découverte ».

Après plusieurs mois d'une vie harassante, nous désirons nous évader, élargir notre horizon. L'éclatement du cadre nous sera d'autant plus facile que nous saurons nous servir de notre instinct de curiosité et de découverte. « Culture Humaine » dans son numéro de juillet, propose à ses lecteurs la découverte des autres, la découverte de soi-même, la découverte de la nature et des articles toniques que voici :-

Emile Moussat : La morale du sport. — Dr. L. Mabile : Vos vacances. — A. Rayol : Paris l'été. — Dr. L. Chauvois : L'hygiène des enfants en vacances. — Dr. L. Esteve : Agencement d'une journée de vacances. — M. Langer : Profitez de vos vacances. — A. Emorine Dumay : Les auberges de la jeunesse. — E. Luc : Madame de Maintenon. — R. Lebel : Le témoignage de la vie de l'enfant. — Dr. Poucel : Aimer tout ce qui vit. — P. Serres : La politesse. (Editions J. Oliven, Paris).

MARIUS SCHNEIDER : « A proposito del influjo arabo : Ensayo de etnografia musical de la Espana medieval » (A propos de l'influence arabe : Essai d'ethnographie musicale de l'Espagne médiévale).

(Etude parue au volume I des « Annales de l'Institut Espagnol de Musicologie du Consell Supérieur des Recherches Scientifiques », Barcelone, 1946).

L'invasion arabe en Espagne a laissé des traces considérables dans tous les domaines de la science et des arts. Quant à la musique, nous devons à cette influence l'importation du luth sur le sol européen, instrument qui a joué par la suite un rôle éminent dans l'histoire de la musique instrumentale et de la notation.

Cette influence arabe, sur le développement de la musique Occidentale a incité toute une école d'orientalistes d'insister trop sur le rôle que la musique orientale a joué au Moyen-Age. La tendance d'en exagérer l'importance était d'autant plus dangereuse pour une étude objective qu'elle ne mettait de la musique dite « arabe ». Car, une musique « arabe » proprement dite n'existe pas, les conquérants arabes n'étant que les porteurs d'une civilisation très complexe et multicolore qu'ils ont eu le mérite d'avoir transplantée, diffusée, et amalgamée avec des civilisations déjà existantes dans les pays conquis.

L'étude de M. Schneider a le mérite de remettre les choses à leur place. Tout en stigmatisant cette véritable « epidemia de considerar toda la musica espanola medieval, y popular como una creacion arabe » (p. 31) l'auteur a réussi à classer la musique ancienne espagnole en six groupes qui typologiquement représentent chacun à part d'autres attaches, reminiscences et similitudes outre l'influence arabe.

C'est ainsi que l'auteur a retrouvé des parallèles eurasiatiques, caucasiennes, arméno-méditerranéenne et autres, dont celles dues à l'influence arabe, ne jouent qu'un rôle assez modeste, en tous cas mineur par rapport aux parallèles avec la musique berbère dont les traces sont prouvées avec évidence.

Si nous devons considérer dorénavant la fa-

meuse collection des « Cantigas de Santa Maria del Rey Alfonso El Sabio » pratiquement libre de toute influence arabe et certaines ressemblances entre la mélodie espagnole et le folklore arabe tout simplement comme la conséquence d'une origine commune dans l'expression musicale méditerranéenne, il en reste quand même certains détails troublants dont quelques uns mentionnés dans la publication de M. Schneider et sont susceptibles d'intéresser le lecteur égyptien.

En page 41, l'auteur donne une documentation prouvant certaines ressemblances entre des types de la musique populaire espagnole et des chansons de fellahin égyptiens, (exemples 16 à 19).

Evidemment, le problème de la musique arabe ne se pose plus dans ce cas, mais celui d'une parenté méditerranéenne bien antérieure à la conquête arabe, parenté dont nous devons chercher les origines probablement dans l'Antiquité.

Pendant que la veille, sur son chemin d'émigration à travers l'Europe devient « fiedel » et, antérieurement, la harpe triangulaire est exportée d'Asie Mineure vers les pays nordiques, et par une autre route vers l'Egypte pharaonique (M. Schneider, p. 49), d'autres migrations d'instruments et de mélodies ont pu s'effectuer le long du littoral méditerranéen qui ont pris naissance en Egypte pour aboutir dans la Péninsule Ibérique.

Il serait intéressant d'inclure dans l'étude de ces très anciennes relations également la danse. En analysant attentivement la représentation en relief (Journal d'Entrée 4872 du Musée du Caire), provenant du tombeau de Khai (22ème Dynastie) (1) à Saqqarah et montrant une danse mortuaire, on ne peut pas se défendre d'y reconnaître certaines analogies avec la danse espagnole. (2) Entre un groupe de huit danseuses jouant du tambourin (timbale à main) et un groupe de danseurs mâles au pas rythmé d'une cadence plus mesurée que celle des danseuses, deux petites danseuses nues sont représentées. Leur attitude, aux genoux pliés, un bras levé sur la tête, l'autre devant le corps, tout en jouant des deux mains quatre paires de planchettes entre choquées communément appelées « castagnettes », ressemblent étrangement à l'attitude des danseuses espagnoles et représentent certainement un type de danse semblable, et paraît indiquer la même manière de jouer les instruments de percussion (castagnettes).

En résumé, l'influence arabe véritable sur la musique espagnole est limitée dans ses justes proportions par l'étude de M. Schneider. Les autres similitudes entre ces deux types musicaux sont explicables par des éléments méditerranéens communs, antérieurs à l'invasion arabe.

Dr. H. Hickman

(1) Bibl. : J.H. Breasted, Geschichte Aegyptens, Vienne 1936, pl. 238-239 (avec une reproduction très claire); E. Brunner-Traut, Der Tanz im alten Aegypten, Glueckstadt-Hamburg 1938, p. 61, fig. 30; L. Borchardt, Kunstwerke, pl. 23; Wreszinski, Atlas I, 419; Fehcheimer, Plastik 159.

(2) D'autres analogies ont été d'ailleurs signalées par Van Vechten, « The Music in Spain » (p. 39) et Havelock Ellis.



HELLENIC AIRLINES
"HELLAS"

ont le plaisir d'annoncer l'extension, jusqu'à Alexandrie, de leur ligne Athènes-Londres, inaugurant ainsi un service bi-hebdomadaire entre Alexandrie, Athènes et Londres.

ALEXANDRIE - ATHENES

DIMANCHE — Départ : Alexandrie 06 h. 30 JEUDI — Départ : Alexandrie 14 h. 00
DIMANCHE — Arrivée : Athènes 10 h. 00 JEUDI — Arrivée : Athènes 17 h. 30
Jonction avec le service direct Athènes-Londres qui part d'Athènes à 11 h. 00.

ATHENES - ALEXANDRIE

JEUDI — Départ : Athènes 09 h. 00 SAMEDI — Départ : Athènes 14 h. 00
JEUDI — Arrivée : Alexandrie 12 h. 30 SAMEDI — Arrivée : Alexandrie 17 h. 30
Jonction avec le service direct Londres-Athènes de la veille.

Prix des billets Alex.-Athènes Alex.-Londres

Aller L.E. 17,000 L.E. 61,500 Aller et retour ... L.E. 30,600 L.E. 110,600
Plus 15 % de la moitié du prix du retour imposé par le Fisc du Gouvernement Grec.
Surcharge : (bagages) P.T. 17 par kilo Fret P.T. 13,5 par kilo
Bagages Franco de port 30 kilos.

Pour tous renseignements s'adresser à :

MISR SHIPPING S. A. E.

Le Caire — 48, rue Ibrahim pacha, Tél. 46302/3.
Alexandrie 30, rue Chérif pacha, Tél. 29617.
Port-Saïd — Rue Eugénie, Tél. 610.

Port-Tewfick — Immeuble Messageries Maritimes, Tél. 134.
Athènes — 4, rue Mitropoleos — Tél. 33114.

AINSI QU' AUX DIVERSES AGENCES DE VOYAGE

ALEX. G. AVIERINO & FRÈRES

GRANDS MAGASINS D'HABILLEMENT

8, Rue El Guinénah LE CAIRE Téléphone 51335-58277 R. C. 36615
27, Boul. Saad Zaghloul ALEXANDRIE Téléphone 25742 R. C. 22661

Draperies et Lainages - Costumes sur Mesure
Confection pour Hommes et Enfants
Bonneterie Hommes et Dames
Sous - Vêtements - Chapellerie
Chemises - Chaussures - Tricotage

T.A.E.

GREEK AIRLINES

Membre de l'Union Internationale des Transports Aériens (I. A. T. A.)

ALEXANDRIE - ATHENES : Chaque MARDI et SAMEDI

Départ de l'Aérodrome Fouad à 8 h. 00

Arrivée à l'Aérodrome Hellénique à 11 h. 30

ATHENES - ALEXANDRIE : Chaque LUNDI et VENDREDI

Départ de l'Aérodrome Hellénique à 2 h. 30 p.m.

Arrivée à l'Aérodrome Fouad à 5 h. 50 p.m.

PROCHAINEMENT :

Inauguration d'une Ligne Aérienne Bi-hebdomadaire

RHODES - ALEXANDRIE

Prix des Billets :

Alexandrie—Athènes (simple) L.Eg. 17.

Aller et Retour L.Eg. 32,895

Pour tous renseignements, s'adresser :

aux BUREAUX T.A.E., Hôtel Métropole

35, Bld. Saad Zaghloul (Alexandrie), Tél. 21467 (5 lig.)

AUX AGENTS GENERAUX EN EGYPTE :

MISR AIRLINES, S.A.E.

ainsi qu'à toutes les Agences de Voyages.

THE HELLENIC MEDITERRANEAN LINES Co. LTD.

DÉPARTS RÉGULIERS

POUR

LE PIREE - GÈNES - MARSEILLE

ET

LIMASSOL - BEYROUTH - PORT-SAID

Pour tous renseignements, s'adresser :

ALEXANDRIE :

M. S. G. COTTAKIS

63, Rue Nébi Daniel — Téléphone 23858

LE CAIRE :

D. C. VELOUDAKIS

5, Rue Emad El Dine — Téléphone 57682

PORT-SAID :

E. ARVANITOPOULOS

2, Avenue Fouad Ier — Téléphone 2337